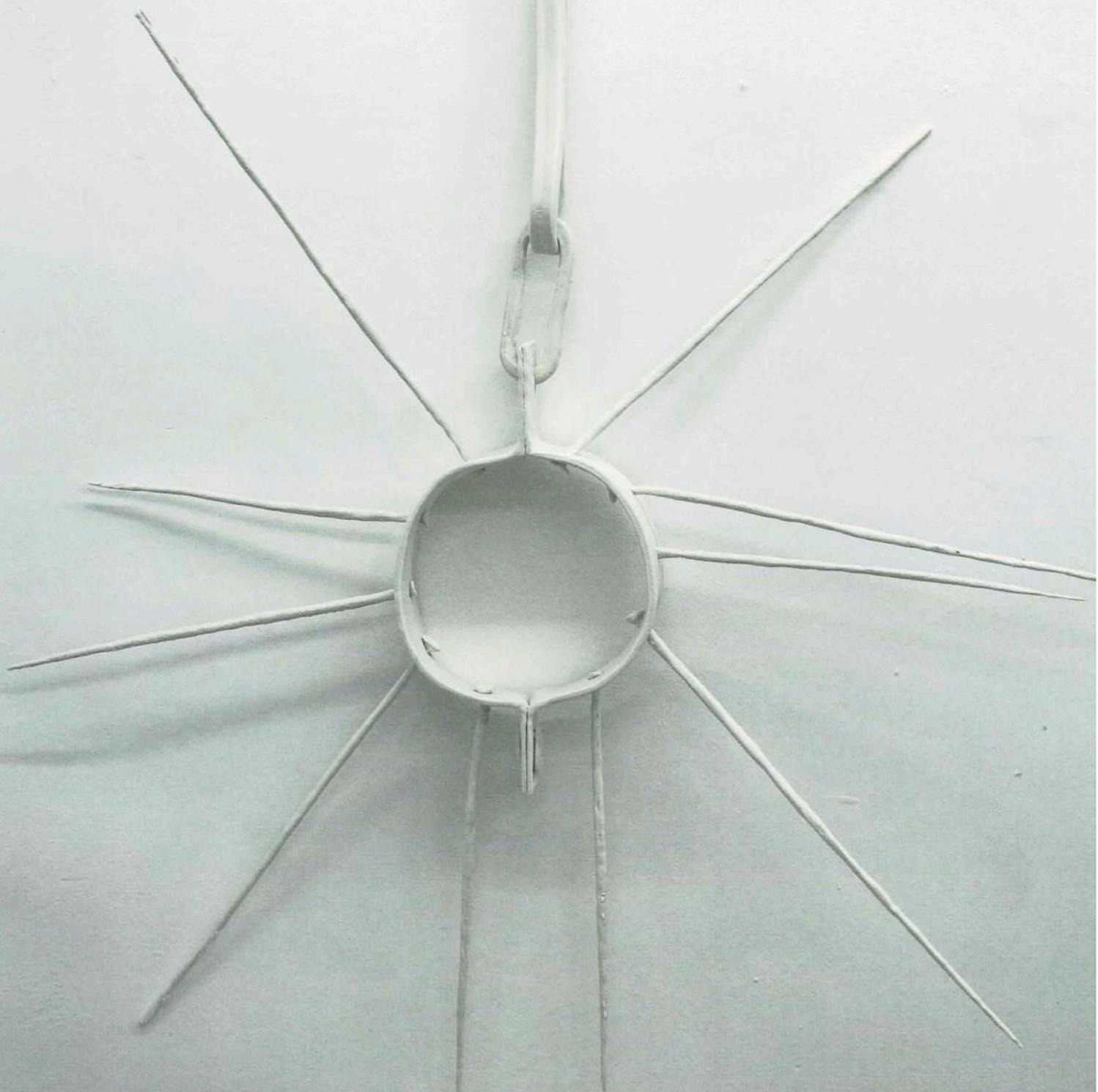
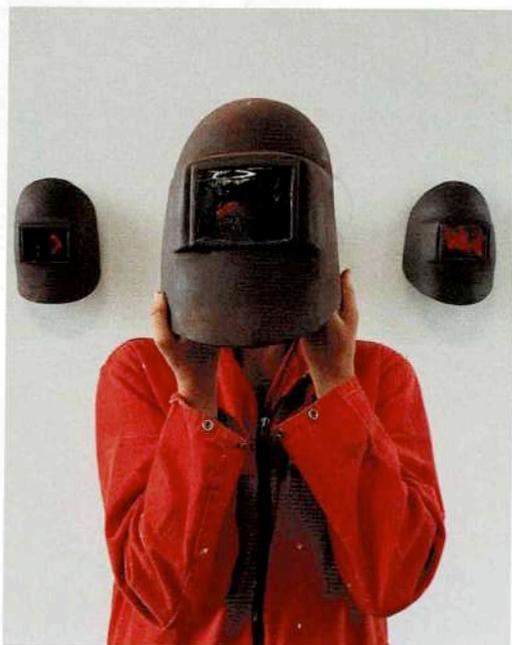


la revue de la
céramique et du **verre**



RACHEL LABASTIE



RACHEL LABASTIE DONNER CORPS AUX EXILÉES

Longtemps enfouie, parfois remisee, l'histoire des femmes s'écrit enfin et replacer leur parcours dans la mémoire collective devient aujourd'hui un véritable enjeu. Ce dont témoigne avec finesse et intelligence Rachel Labastie, à travers *Les Éloignées*, une série tout en porcelaine. En se plongeant dans l'histoire des 519 détenues déportées en Guyane au XIX^e siècle, elle remet en lumière le triste sort de ces bannies de la société.

PAR CHRISTINE BLANCHET

Originaire de Bayonne, Rachel Labastie (née en 1978) a fait de la terre (grès, céramique et porcelaine) son médium de prédilection. Elle l'utilise pour dénoncer la violence du monde et «poser un regard critique sur les modes d'aliénation physique et mentale produits par une société encline à contrôler les corps et les esprits». En 2022, elle s'empare du thème de la déportation des détenues françaises exilées par le gouvernement français, entre 1887 et 1905, dans ce département d'outre-mer. Unies aux forçats, elles devaient assurer le peuplement de cette colonie. «Cette série trouve son origine dans un voyage que j'ai fait en Tasmanie en 2018, raconte l'artiste. En visitant prisons et bagnes, devenus des sites historiques comme Penitential Chapel à Hobart et Cascades Female Factory, j'ai découvert la déportation de multirécidivistes de petits délits organisée par le gouvernement britannique : les hommes fournissaient la main-d'œuvre, les femmes leur ventre. À mon retour, j'ai appris que la France avait pratiqué ce même type de déportation en Guyane et en Nouvelle-Calédonie. J'ai alors fait une rencontre décisive avec l'historienne Odile Krakovitch, qui a retrouvé à l'île de Ré des archives liées à l'organisation de plusieurs dépôts de prisonnières françaises envoyées sur la côte nord-est de l'Amérique du Sud. De leur passage, il ne restait plus que quelques lettres et dossiers, toutes les photographies ayant disparu.»

Confrontée à l'absence visuelle de ces 519 femmes répertoriées, Rachel Labastie a alors l'idée d'utiliser les archives de la police nationale contenant les photographies de délinquantes fichées à la même époque. «L'idée était que ces femmes prêtent leur visage à leurs consœurs pour que je puisse raconter leur histoire, celle de victimes d'une politique étatique. En voulant les faire disparaître par tous les moyens, l'État, qui pratiquait une sorte de proxénétisme encadré, a admis son échec.» La céramiste a donc créé de grands médaillons où apparaissent les visages des exilées, évoquant les camées, portraits iconiques que les dames issues de la bourgeoisie portaient autour du cou. Elle oppose à la dureté de l'image judiciaire la blancheur de la porcelaine et la préciosité du bijou. C'est dans son atelier bruxellois que Rachel Labastie a réalisé le modelage des chaînes et des crochets supportant les portraits. Quant aux photographies confiées par les archives nationales de la police, elles ont été envoyées dans un laboratoire afin de préparer les transferts. «Je voulais que l'image soit fondue dans la matière», précise-t-elle, avant de poursuivre : «Je voulais offrir à ces femmes la délicatesse de la porcelaine.» Elle a donc fait un biscuit qu'elle a émaillé et cuit à petit feu afin de révéler chaque visage par transfert. «Il est important de redonner de la lumière aux femmes du passé, car elles nous transmettent leur force et leur courage. Il ne faut pas effacer le passé, le meilleur comme le pire, pour en tirer des leçons et avancer. Vouloir l'éradiquer, comme les talibans qui détruisent les bouddhas, c'est une forme de fascisme.», déclare Rachel Labastie. Avec *Les Éloignées*, le message artistique reste plus que jamais politique et engagé.

—
Série *Les Éloignées*, 2021,
porcelaine émaillée, 190 x 100 x 40 cm.

—
RACHEL LABASTIE
www.rachellabastie.net



Instable, Rachel Labastie



Instable de Rachel Labastie, avec la collaboration de Christian Prunello (conception cimaise) et En attendant (lumière et sonorisation).

PERSONNALITÉS - Artistes

Par **Marie Deparis-Yafil** Publié le 4 juin 2024 à 9 h 00 min

Depuis presque trois ans, la commissaire d'exposition Marie Deparis-Yafil introduit régulièrement l'art contemporain au Mémorial de la Shoah. Son travail curatorial s'inscrit au sein de la réflexion menée dans cette institution qui se concentre sur l'Holocauste et l'antisémitisme mais réfléchit également aux génocides d'autres populations (Hereros et Namas, Arméniens ou Tutsi) et aux persécutions des populations nomades. Ainsi, dans le cadre de la Nuit Blanche qui s'est tenue ce week-end, Marie Deparis-Yafil avait invité l'artiste Yannick N. Kamanzi, pensionnaire au Théâtre National de la Danse de Chaillot, à présenter *The Black Intore* sur le drame rwandais. Elle avait également convié la sculptrice et performeuse Rachel Labastie (1978) à activer son œuvre *Instable*. L'entretien qui suit revient sur les enjeux de cette performance.



Marie Deparis-Yafil : J'ai souhaité vous inviter dans le cadre de la Nuit Blanche car il y a peu d'artistes contemporains issus des populations sinti, tzigane, yéniche ou rom, ou, en tout cas, leur visibilité et la visibilité de leur histoire sont quasi nulles dans les

institutions dédiées à l'art. Pouvez-vous nous parler de l'œuvre *Instable* que vous avez performée au Mémorial de la Shoah ?

Rachel Labastie : Cette performance parle de la mémoire, de la tradition de la vannerie, spécialité des Yéniches, et du chant « Djelem, Djelem », devenu l'hymne des nomades. C'est un hommage à ma grand-mère et je suis particulièrement touchée d'avoir pu le lui rendre en ce lieu.

M.D.Y. : Cette performance est assez complexe. Elle se déploie autour de trois axes : un sol en argile, un chant, et une roue qui tourne. Comment l'avez-vous préparée ?

R.L. : C'est en effet une œuvre qui demande une longue préparation en amont et, en premier lieu, un important travail de modelage pour la réalisation du sol en argile. Celui-ci est constitué de six pans de 4,50 m x 0,80 m. L'argile est finement estampée sur du tissu avant d'être entièrement démoulée de son support. La face visible porte la trace du tissu mais, cachée au revers, il y a l'empreinte des milliers de gestes qui l'ont façonnée. Une fois installées au sol, les plaques d'argile sèchent et peuvent recevoir la performance.

M.D.Y. : Oui, dans cette surface d'argile, qui symbolise la terre à arpenter, celle à fouler pour aller ailleurs, est déjà inscrite l'idée de travail, de temps du travail, de la matière et du geste. Une fois déroulée et installée au sol, l'argile reste crue, mais sèche, et c'est ce qui permet d'y dessiner, par craquèlement, la forme de votre voyage, n'est-ce pas ?

R.L. : Oui, lorsque j'entre en scène, d'abord, je marche. En brisant la terre, mes pieds nus dessinent un cercle. C'est un espace symbolique, un territoire d'où je peux faire venir un chant.

M.D.Y. : J'ai lu quelque part que la culture yéniche, orale davantage qu'écrite, était une culture dans laquelle prédominait quelque chose de l'ordre du secret au point qu'il n'existe pas d'œuvres l'abordant. Pouvez-vous nous parler de ce chant ?

R.L. : Il s'agit d'un chant appelé « Djelem, Djelem », qui signifie quelque chose comme « Je suis parti, je suis parti... ». Ce chant, je l'invoque dans un premier temps par sa mélodie, ensuite arrivent les voyelles et enfin les paroles, lentement, qui se répètent comme une ritournelle. Par ce travail, je modèle ce chant pour lui donner quelque chose de formellement organique. Il est en langue romani. En avril 1971, à Londres, s'est tenu le 1er Congrès international des Roms. Pour cette occasion, le musicien serbe yougoslave Žarko Jovanović a réécrit les paroles d'une vieille chanson d'amour, probablement d'origine roumaine, très populaire parmi les Roms. Dans son nouveau texte en romani, langue issue du sanskrit, Jovanović évoque la déportation et le massacre des Roms. Lors de cette grande réunion, cette fameuse chanson, « Djelem Djelem », a été unanimement adoptée comme hymne des Gitans, des Tziganes, des Yéniches ou des Manouches, reconnus dès lors comme un peuple à part entière.





Instable de Rachel Labastie, avec la collaboration de Christian Prunello (conception cimaise) et En attendant (lumière et sonorisation).

M.D.L. : C'est d'une beauté hypnotique comme venue des profondeurs des temps et qui, avec vos mouvements et celui de la roue qui tourne, ouvre à quelque chose de l'ordre du rituel. Est-ce intentionnel ?

R.L. : Oui, ce rituel, je l'ai créé en hommage à ma grand-mère maternelle. Elle est née nomade, puis s'est sédentarisée. Elle a nourri mon enfance de ses histoires d'enfant de la Grand-route. La communauté des Yéniches a des origines indéfinies. Sa langue, le yéniche, est un mélange de langues alémaniques, de yiddish et de romani.

M.D.Y. : Il y a aussi cette roue en osier dont le mouvement fait, en effet, écho à la route, à la marche, au déplacement, au voyage, le lot quotidien des Yéniches... mais dont la matière fait référence à la vannerie, une spécificité culturelle yéniche développée depuis le début du XIXe siècle.

R.L. : Cette roue en osier fait aussi le lien avec le rapport particulier que les Yéniches entretiennent avec la nature ; cette notion de rapport global, intime, holistique, au vivant. Mais elle fait bien sûr écho au geste de la vannière qui ourdit son panier et perpétue ainsi la gestuelle du plus vieil artisanat humain. Les membres de ma famille yéniche étaient effectivement des vanniers avant de devenir photographes ambulants. Cette roue en osier qui tourne lentement parle entre autres de cette lignée, de cette errance familiale menée durant plusieurs générations.

M.D.Y. : Votre travail a été exposé dans de nombreux FRAC, centres d'art et musées français. Il a aussi beaucoup été montré à l'étranger (Espagne, Pays-Bas, Turquie, Cameroun, Australie) et a, par ailleurs, fait l'objet d'une importante exposition personnelle au Musée Royal des Beaux-Arts de Belgique et à l'abbaye de Maubuisson en 2021-2022. Quelles sont vos prochaines actualités suite à cette Nuit Blanche ?

R.L. : Du 15 juin au 9 septembre, je participerai à l'exposition que Nicolas Surlapierre présentera au Musée des Beaux-Arts de Rouen. C'est une exposition collective qui s'intitule « Le perroquet Harelle » et qui donnera lieu pour les sept artistes à la création de nouvelles pièces qui trouveront leur place dans les sept bibliothèques de la ville à l'occasion du festival d'art contemporain *Rouen impressionnée*.

art contemporain art politique Marie Deparis-Yafil Mémorial de la Shoah Nuit Blanche performance Rachel Labastie Yannick N. Kamanzi

RECHERCHE - Art et/ou Sport

Hébertisme et idéal antique : quand la pratique sportive permet aux femmes d'atteindre...

Elsa Denichou / 6 août 2024

MARCHÉ

La ville comme maison

Madeleine Gautier / 5 août 2024

MÉTA - Autoportrait en artiste

Toi seule 1998-2024 : Agnès Thurnauer

Oriane Castel / 30 juillet 2024

MARCHÉ

L'artiste en animateur culturel

Julie Bernard / 29 juillet 2024

TRAFIC



REVUE ANNUELLE D'ART CONTEMPORAIN

FACETTES

DEUX MILLE VINGT-TROIS

NUMERO NEUF

Au-delà de cette limite

The background of the entire image is a light, mint-green color. Scattered across this background are several water droplets of various sizes. Some are large and clear, showing internal reflections and refractions, while others are smaller and more spherical. The droplets are positioned around the text, with some appearing to be in the foreground and others in the background, creating a sense of depth. The overall aesthetic is clean, fresh, and minimalist.

De la violence en porce- laine

Fragilité des matériaux et violence du propos peuvent s'allier dans une œuvre d'art : la démarche plastique de Rachel Labastie incarne justement cet oxymore visuel. L'artiste réfléchit à ce qui se cache derrière l'apparence des choses. Ainsi, une sculpture, suspendue au mur qui, de loin, forme un « soleil » est en réalité une *Entrave de cou* (2020). L'élément circulaire, en fait un collier massif, sert à prendre le cou en étau. Sur le pourtour de l'entrave se dressent de longues aiguilles qui servent à empêcher la fuite des prisonniers et des esclaves. Attachée au collier, une chaîne relie le détenu à son surveillant ou à un point d'attache.



Nadia Jolivet est curatrice et critique d'art. Diplômée d'un Master 2 Professionnel « Art contemporain et son exposition » de la Sorbonne-Université, elle a organisé plusieurs expositions.



Rachel Labastie
Série *Les éloignées*, 2021

Conçue pendant le premier confinement, cette pièce interroge les notions d'enfermement et d'éloignement. L'artiste actualise un objet historique appartenant au passé esclavagiste. Les piques de l'entrave interdisent le rapprochement entre les individus et font penser aux règles de distanciation sociale (un mètre minimum). Cette œuvre pose la question des libertés et peut rappeler aux uns le passé et à d'autres le présent, on songe aux restrictions de déplacement pendant la Covid-19. Mais comparer le quotidien des esclaves et la vie au temps de la pandémie serait hasardeux.

Le plus étonnant dans cette sculpture est le choix de la matière : la porcelaine. Elle lui apporte plus d'expressivité, un caractère dramatique et qui évoque, pour l'artiste, la vulnérabilité de l'existence humaine. À la place du traditionnel métal forgé – chauffé, frappé, tordu, contraint « d'obéir » et de prendre une forme voulue, Rachel Labastie utilise, pour créer ses chaînes, une matière délicate et fragile qu'elle modèle pendant des heures en leur transmettant la chaleur de ses mains et toute son énergie. Ce travail de modelage, long et fastidieux, permet à l'artiste de prendre le temps nécessaire pour « habiter » cette sculpture, fusionner avec elle. Le travail du métal et celui de la porcelaine incarnent deux approches antinomiques, deux manières de penser la société : d'un côté, la brutalité, la violence, la domination et la norme imposée et de l'autre, comme chez Labastie la douceur, l'empathie, l'investissement émotionnel, proches du concept *care*. En travaillant avec ses mains, lentement, longtemps, elle revit les histoires qu'elle raconte et ressent les souffrances de ses personnages.

La couleur de la porcelaine n'est pas non plus laissée au hasard. Dans la série *Crochets* (2014) – qui représente des crocs de boucher servant à suspendre des carcasses d'animaux – Rachel Labastie utilisait de la porcelaine enfumée qui lui donnait sa couleur noire (pour ressembler à du fer), mais dans la série des *Entraves*, l'artiste cherche à produire un tout autre effet : matériau par nature raffiné, la porcelaine est laissée ici volontairement blanche. Pour l'artiste, la porcelaine blanche symbolise la civilisation, mais elle peut également évoquer l'innocence, la pureté ou l'hôpital : notamment le plâtre utilisé pour fixer les membres cassés. Eut-il été possible de réparer une vie telle une jambe abîmée ? Ainsi, le raffinement de la matière tranche avec la forme de cette sculpture et avec son iconographie, en soulignant la violence de la punition et la cruauté subie par les prisonniers. Par ce contraste entre le matériau et la forme de l'objet, les œuvres de Rachel Labastie dégagent une « douce-violence », une « beauté monstrueuse »¹ et provoquent des émotions contradictoires, un mélange d'attrait et de répulsion.

Si l'iconographie de l'enfermement – les chaînes, les entraves – apparaît assez tôt dans le travail de l'artiste (vers 2008), la série *Les Éloignées* peut être considérée comme un aboutissement de cette réflexion. Créé en 2021 pour une exposition personnelle à l'Abbaye de Maubuisson, ce projet remonte en fait au voyage de l'artiste en Tasmanie durant lequel elle visita des prisons et des bagnes comme la *Penitential Chapel* de Hobart et la *Female Factory* dont les détenues étaient déportées du Royaume-Uni. Bouleversée par ces visites, Rachel Labastie découvrit ensuite que la France du XIX^e et même du XX^e siècle avait également expédié des prisonnières dans les bagnes coloniaux. En véritable passeur d'histoires, l'artiste a voulu, dans cette série, raconter le destin des femmes déportées en Guyane pour épouser des forçats et assurer le peuplement de la colonie. La présence de prisonniers, de surveillants, de chaînes, de la punition et de la violence sont des constantes de l'iconographie des bagnes, mais Rachel Labastie préfère aborder le sujet par une suggestion et une métaphore. L'absence de corps doit stimuler l'imagination des spectateurs (comme dans les *Entraves*) et évoquer la souffrance humaine et la violence par des symboles forts.

1. « Entretien avec Rachel Labastie par Caroline Engel » in *Rachel Labastie, De l'apparence des choses*, Chapitre III, *Vestiges*, (cat.exp.) Beauvais, Espace culturel François Mitterrand, 16/02/2012-28/04/2012, Lezoux, Musée départemental de la Céramique, 1/03/2012 - 2/09/2012, Noisy-le-Sec, D-Fiction & Cabin Agency éditions, 2012, p. 58.





Rachel Labastie
Série *Les éloignées*, 2021

Dans ses recherches sur les reléguées de Guyane², Jean-Lucien Sanchez recense, entre 1858 et 1905³, plus de 900 femmes envoyées aux bagnes. Issues de la petite délinquance, ces femmes sont généralement plus sévèrement punies que les hommes, surtout quand elles transgressent le rôle attribué à la femme dans une société : être une bonne mère, épouse et maîtresse de maison. Considérées comme des indésirables, elles étaient emprisonnées ou éloignées de la métropole. En Guyane, elles étaient accueillies à Saint-Laurent-du-Maroni et y demeuraient sous la surveillance des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Rares sont les images de ce séjour forcé qui sont parvenues jusqu'à nous. Les photographies anthropométriques des bagnardes ont été également perdues. Par ses œuvres, Rachel Labastie marque ainsi l'importance qu'elle attache à ce que ces reléguées ne restent pas seulement « des ventres anonymes de l'État français ».

2. Odile Krakovitch dans son ouvrage « Les femmes bagnardes » (Paris, ed. Olivier Urban, 1990, p. 17) rappelle que « les transportés » désignaient les condamnées aux travaux forcés, les « déportées » les bagnardes politiques et les « reléguées », les récidivistes, coupables de petits délits répétés qui seront envoyées aux bagnes à partir de 1885.

3. Jean-Lucien Sanchez, « Brève histoire de la relégation des femmes en Guyane et en Nouvelle-Calédonie », in F. Biasino, A. Bonis et S. Roquebert (dir.), *Rachel Labastie, les éloignées, Remédiés* (cat.exp.), Saint-Ouen-l'Aumône, Abbaye de Maubuisson, 3/10/2021-27/02/2022, Bruxelles, Musées royaux des beaux-arts de Belgique, 15/10/2021-13/02/2022, Saint-Ouen-l'Aumône, Abbaye de Maubuisson, Paris, Lienart, Bruxelles, Musées royaux des beaux-arts de Belgique, 2022, p. 38.

Pour réhabiliter en quelque sorte ces bagnardes et leur rendre hommage, la série *Les éloignées* est inspirée de la joaillerie. Décliné en plusieurs sculptures et installations autonomes, l'ensemble se compose d'une structure en bois de chêne (tel un porte-bijoux) et de grands médaillons ovales en porcelaine émaillée avec des portraits et des chaînes. La construction en bois accueille les médaillons suspendus sur les chaînes semblables à celles qui figurent dans d'autres pièces de l'artiste. Les médaillons en porcelaine sont ornés de portraits de face ou de profil reproduits en noir et blanc et renvoient à la tradition des gemmes gravées – camées et intailles.

Objets précieux, les camées représentent généralement des scènes mythologiques ou bibliques, des portraits en miniature de monarques et de personnages du monde aristocratique, militaire ou artistique ou même de simples particuliers. Ils étaient destinés notamment à glorifier un souverain, être offert en guise de cadeau diplomatique ou en gage d'amour ou d'amitié. C'est pour son caractère raffiné (comme pour la porcelaine) et pour cette fonction mémorielle que Rachel Labastie choisit la forme de camée, même si techniquement ce n'en est pas un.

Récupérés aux archives de la préfecture de police, les visages qui figurent sur ces médaillons ne sont pas ceux de relégués en Guyane, mais les photographies anthropométriques de femmes de la même époque qui étaient jugées pour le même type de crimes et délits que les « éloignées ». Est-il légitime de glorifier ainsi des femmes reconnues coupables de crimes par la justice ? Coupables en général de délits mineurs, mais récidivistes, ces femmes vivant dans la misère ont pu transgresser la loi par nécessité de survivre. Représentées sous cette forme, ces femmes considérées comme rebuts de la société deviennent des personnes importantes. Rachel Labastie prend ainsi à contre-pied l'injustice de l'Histoire et ouvre la voie à une réflexion plus large sur la place de la femme dans la société.





Rachel Labastie
Série *Les éloignées*, 2021

Les Éloignées est une œuvre qui évoque aussi la vie en communauté. L'installation de la série rassemble les portraits de plusieurs femmes sur des médaillons suspendus à des chaînes, telle une métaphore de la vie au bagne où tout se faisait en collectif : repos en dortoir, travail, repas, prières. Cette installation porte-bijoux fait penser également à une potence collective : les bagnardes auxquelles l'œuvre fait référence ont été condamnées à vivre et à mourir ensemble. Loin de tous et recluses. En filigrane, une autre communauté féminine apparaît dans la série, celle des surveillantes, les religieuses.

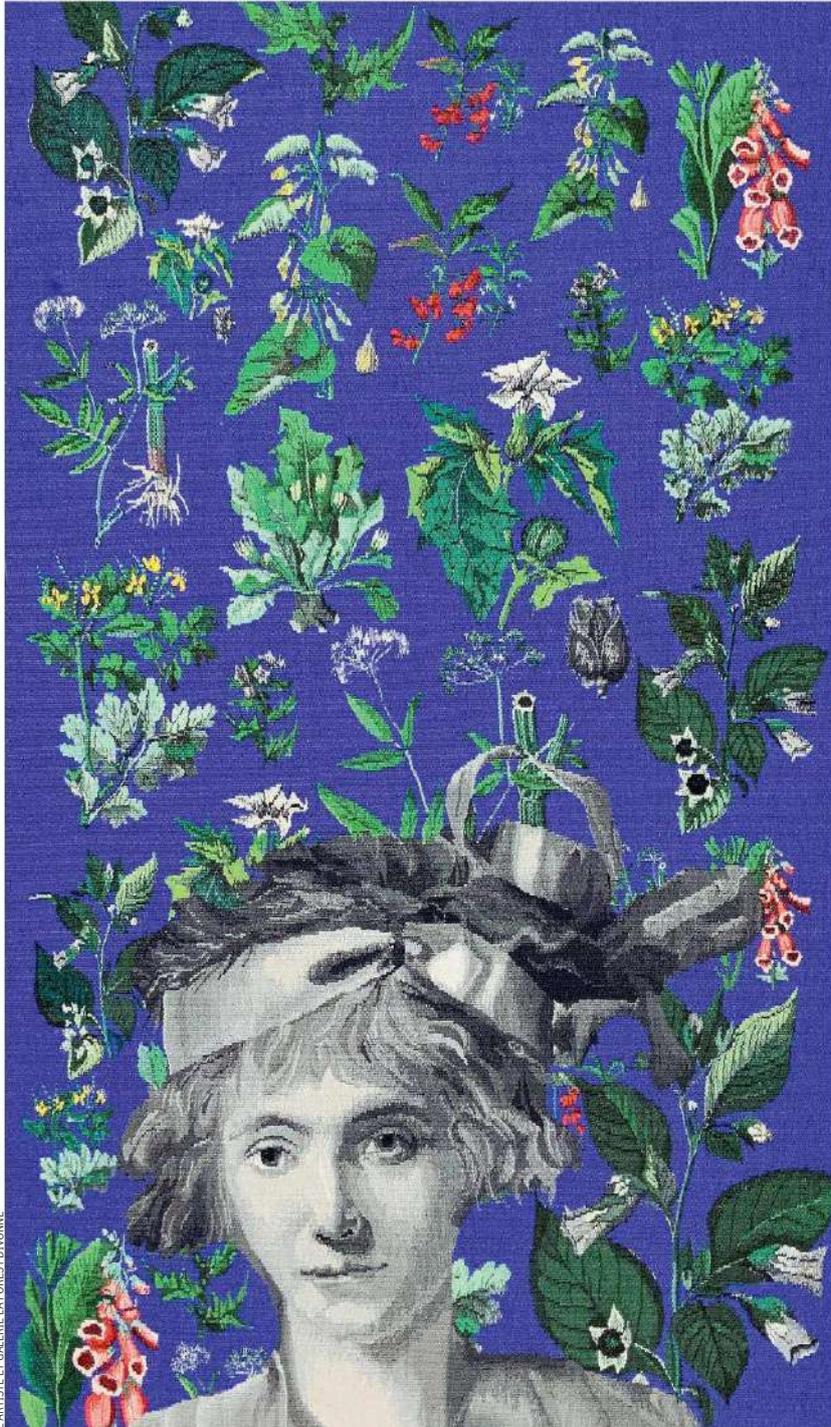
Issues de milieux sociaux souvent différents, ces femmes apprirent vite à se connaître et s'apprécier. Un climat de solidarité s'installa, qui n'était pas pour déplaire à l'administration pénitentiaire, comme le souligne l'historienne Odile Krakovitch.

Rachel Labastie consacre à ces deux communautés une gravure sur papier de soie *Les éloignées* (2021) qui reproduit une des rares images parvenues de cette époque. Elle représente une sœur et une bagnarde : l'une surveille et l'autre travaille la terre. Un double hommage à ces deux communautés d'éloignées et de recluses dont les destins et le quotidien étaient étroitement liés.

La sculpture en ronde-bosse *Femme proue* (2021) représente également une reléguée de Guyane. S'agissant d'une des premières pièces imaginées pour la série *Les éloignées*, elle emprunte à la tradition des sculptures qui décoraient la proue d'un navire et lui offraient une protection symbolique. Mais la femme représentée ne montre aucunement une attitude guerrière, coquette, ou séductrice ; au contraire, son visage est rempli de tristesse et de désespoir, son corps et sa tête légèrement penchés en avant, montrent une attitude de servitude et de résilience. Ses mains enchaînées semblent évoquer une prière. Ses cheveux sont simplement attachés derrière la tête. Elle porte une blouse simple et pudique, boutonnée jusqu'en haut. Le choix de représenter une déportée comme figure de proue n'est pas anodin : telle une « Marianne des bagnardes », elle symbolise, par métonymie, toutes celles qui furent reléguées, enchaînées, violées et maltraitées en traversant l'Atlantique dans des cales. Par ailleurs, les traits de son visage ont été créés de manière collective en collaboration avec l'atelier CRAFT de Limoges, à partir des photographies judiciaires de femmes du XIX^e siècle. Une petite mappemonde orne la sculpture et rappelle le trajet parcouru par ces éloignées, entre la France métropolitaine et la Guyane, souvenir du voyage sans retour de ces oubliées de l'Histoire.

Remarquable par son travail de la porcelaine, par l'étonnant contraste entre les matériaux fragiles et les sujets épineux, l'œuvre de Rachel Labastie propose une perspective nouvelle sur le féminisme, le colonialisme, l'esclavagisme, en les traitant avec beaucoup de délicatesse et de compassion. Exprimant un point de vue féminin, la série *Les Éloignées* est aussi une ode à la femme et à la sororité.

À toutes les chaînes de nos existences



L'ARTISTE ET GALERIE LA FOREST DIVONNE

"Théroigne de Méricourt", 2023, tapisserie de haute lisse et porcelaine modelée.

L'histoire n'est jamais figée. Nous en récrivons les lignes à mesure que nous prenons du recul et modifions notre regard sur l'histoire.

Rachel Labastie exprime de multiples formes d'attachement, écartelées entre douceur et brutalité.



★★★★ Rachel Labastie. (Re)Lier Art contemporain Où Galerie La Forest Divonne, rue de l'Hôtel des Monnaies 66, 1060 Saint-Gilles www.galerielaforestdivonne.com Quand Jusqu'au 21 octobre, du mardi au samedi de 11h à 19h.

C'est l'histoire d'une rencontre. Il y a deux ans, nous faisons la connaissance de Rachel Labastie. Lieu du rendez-vous? Les Musées royaux des Beaux-arts où son exposition monographique, s'inscrivant dans le cycle d'art contemporain *Remedies*, la présentait avec éclat au public belge. Elle était alors la deuxième femme, après Agnès Guillaume, à exposer en solo dans cette institution. Et déjà, la force d'une évidence: l'artiste nous séduisait – et impressionnait – par la cohérence et la diversité de sa démarche, par l'originalité et la profondeur de son propos, par sa détermination à exprimer, sans faille et sans fausse pudeur, les sujets qui lui tiennent à cœur, par sa faculté inouïe à jongler avec les matières, travaillant tour à tour la céramique, le tissage, l'argile brute, l'osier ou les cendres.

Cette première exposition monographique à la Galerie La Forest Divonne nous offre l'occasion d'éclairer sa production, très riche sur le plan conceptuel. Se répondent plusieurs séries d'esthétiques et de disciplines faussement disparates. En effet, de manière plus ou moins évidente, toute sa production est traversée par des liens subtils ou par la même volonté de relier. Nous relier les uns aux autres, nous relier à notre histoire, à notre environnement, à notre nature profonde...

D'après l'historien et critique d'art français Jean-Lucien Sanchez: "*L'art de Rachel Labastie est sa manière d'être au monde. Pour elle qui a grandi dans l'une des hétéronomies les plus dures qui soient, au sein de laquelle nul élan personnel n'a été accepté, l'imaginaire aura longtemps constitué son unique "cellule de liberté", le seul refuge dans lequel elle pouvait s'autoriser à vivre selon son goût. Et si Rachel Labastie réfile d'être "de genre féminin" dans sa manière de regarder le monde, elle se sent en revanche constamment ramenée à son genre par la société.*"

Première découverte, premier coup de cœur: sa série intitulée *Les Vénéneuses*. L'artiste entame une galerie de portraits, déclinant en tapisserie l'image de trois figures féminines historiques de la Révolution française, lesquelles se distinguent par leurs revendications ou positionnements féministes: Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouge et Madame Roland. L'arrière-plan, symbolique à souhait, revisite la tradition de la forme fleurie en réunissant, sur un fond bleu puissant, un ensemble soigneusement choisi de plantes vénéneuses et de fleurs mortelles. Les visages présentent quant à eux différents degrés d'avancement. L'une semble presque terminée, l'autre paraît en cours de réalisation. Dans les deux cas, un leurre. En figurant physiquement le processus de création, l'artiste nous rappelle que l'histoire, et *a fortiori* celle de ces femmes, est continuellement en cours d'écriture. L'histoire n'est jamais figée. Nous en récrivons les lignes à mesure que nous



Vue de l'exposition à la galerie La Forest Divonne.

L'ARTISTE ET GALERIE LA FOREST DIVONNE

prenons du recul et modifions notre regard sur l'histoire. Dans la partie inférieure, des fuseaux de porcelaine, comme autant de couteaux symbolisant les offenses perpétrées à l'encontre de ces femmes qui furent discréditées en raison de leur genre.

Fragile et violent

Toujours en porcelaine, les *Entraves* de Rachel Labastie nous invitent à briser nos chaînes intérieures (peut-être plus fragiles que nous le croyons). La plasticienne explique ce travail à la fois sensuel et effrayant : "J'ai reproduit par modelage en porcelaine blanche des fers d'esclaves que j'ai pendus à de gros clous d'acier. En tant que sculpteur, le choix du matériau est pour moi décisif, il doit s'accorder intimement au sujet traité. Dans ce cas précis, j'ai choisi une matière fragile et précieuse qui évoque aussi pour moi la vulnérabilité de l'existence humaine : la porcelaine. Cette merveilleuse matière qui évoque quelque chose de l'ordre du "civilisé", "du lien social" indissociable de la mise en place de certaines formes de servilité." Des entraves comme des bijoux ou des accessoires d'une poésie qui questionne les calvaires contemporains.

Explorant sans relâche la question du lien qui retient, Rachel Labastie présente une série intitulée *Des Forces*. Soit des avant-bras en prise l'un avec l'autre. Qu'ils soient de marbre blanc de Carrare, de marbre noir de Bilbao ou de verre translucide, tous expriment la dualité d'une étreinte qui traduit, tour à tour, autant l'amour que la violence et la brutalité, l'attachement que la séparation forcée, la dépendance ou la nécessité de se séparer. Dans tous les cas de figure, la tension est palpable. Ces *Forces* sont majoritairement suspendues par des sangles d'arrimage industrielles traçant des segments bleus dans l'espace. Ces éléments donnent à l'exposition une touche scénographique assez remarquable, tout en répon-

dant symboliquement au discours de l'exposition (ces sangles servant elles-mêmes à attacher, à suspendre, à lier). Ses pièces évoluent ici à l'horizontale, plus loin à la verticale. Leur position dépend intimement des matières employées. Quand il est question de verre, c'est l'aspect ascensionnel qui est privilégié. Quand il s'agit de marbre, l'artiste choisit de les placer dans un état de lévitation.

Le lien s'invite encore dans ses tissages intitulés *Scènes d'intérieur*. Intérieurs de nos êtres. On décèle dans cet enchevêtrement de formes, de rhizomes, des parties humaines mêlées à des motifs végétaux. La démonstration que "Tout est dans tout". Les éléments s'interpénètrent. Rachel Labastie explique : "J'ai tissé la tenture en fil de laine et de coton rouge et brun. J'ai essayé de me rapprocher de la couleur de mon argile. Je me suis inspirée de l'intérieur d'un corps humain, dont les organes transformés évoquent des plantes poussant "organiquement" à l'intérieur des terres. Jeu de miroirs et de métamorphose nous rappelant humblement notre place fragile, vivante et éphémère au monde."

Terres éternelles

Enfin, nous retrouvons quelques-unes des pièces qui incarnèrent, il y a trois ans au même endroit, nos portes d'accès vers son univers : ses argiles qui ne séchent pas. La plasticienne a mis au point cette argile unique qui conserve sa souplesse, son caractère modelable. Une terre éternellement transitoire. Elle a développé cette matière – invitation tactile extrêmement sensuelle – parce qu'elle ressentait une certaine frustration en voyant l'argile sécher, se craqueler mais surtout se figer en termes de possible. Autre particu-

larité, elle place cette terre dans des caissons démontables ou des retables. Le contenant fait partie intégrante de l'œuvre. Cette question de l'objet que l'on peut emporter avec soi, et par extension la dimension du voyage, trouve un écho dans son histoire familiale : un intérêt pour la culture nomade qui lui vient directement de sa grand-mère d'origine gitane.

"En tant que sculpteur, le choix du matériau est pour moi décisif, il doit s'accorder intimement au sujet traité."

Rachel Labastie

Spécialiste de l'artiste, Barbara Polla éclaire cet héritage : "L'intérêt passionné, presque obsessionnel, que Rachel Labastie porte aux femmes "éloignées", déplacées, reléguées, emprisonnées, et les recherches intenses qu'elle conduit sur les éloignées, viennent de très loin. Elles ramènent l'artiste auprès de ses aïeux éloignés, de sa grand-mère yéniche, nomade [...] jamais considérée à sa place, sauf quand elle chantait l'hymne des Tziganes [...] en tordant de l'osier au bord des rivières, au bord des chemins." Cet extrait de la

monographie *Rachel Labastie* (Liécart Éditions, 2021, p.72) permet de mesurer à quel point la charge des traditions familiales pèse sur sa création. L'appartenance à une communauté est une question qui apparaît constamment dans son travail. Reviennent avec insistance la question du foyer et celle du feu. Cet endroit qui permet – et permet encore – aux hommes et aux femmes de se rencontrer, de se nourrir, de se réchauffer... Voilà toutes les histoires que Rachel Labastie nous raconte. Entre l'ombre et la lumière, la douceur et la brutalité, l'individuel et le collectif, les entraves et la liberté... Autant de dualités exprimées par une diversité de techniques, d'esthétiques et de discours. Un peu à l'image du capharnaüm de nos vies.

Gwennaëlle Gribaumont

Rachel Labastie. (Re)Lier

jusq. 21-10

Galerie La Forest
Divonne
Bruxelles
www.galerielaforestdivonne.com



Sculptrice et performeuse, Rachel Labastie (1978) explore la céramique, le tissage et de nombreux matériaux inhabituels tels que l'argile brute, l'osier ou les cendres. Son art est à la fois profondément ancré dans la matière et très riche sur le plan conceptuel. Par sa pratique artistique, elle poursuit la recherche d'une vérité profonde de l'humanité, enfouie parfois sous

le poids de l'histoire, et souvent sous les artifices de nos vies. L'artiste nous invite à nous plonger dans ce qui relie l'humanité, dans ce qui nous relie dans le temps à notre histoire et à notre nature. Marie-Laure Bernadac : « Entre liberté et enfermement, entre envol et chute, départ et enlèvement, violence et fragilité, tout le travail de Rachel Labastie se situe dans cet entre-deux, un état transitoire de transformation, de métamorphose, qui nous fait voir et sentir au-delà "de l'apparence des choses". Ce mélange subtil de forces contraires, qui a le pouvoir de perturber notre perception du monde en révélant son ambivalence, s'opère grâce à trois éléments fondateurs de sa démarche artistique : l'engagement physique du corps de l'artiste, l'expression du matériau et le travail manuel, artisanal, qu'elle met constamment à l'épreuve. » (gg)

Rachel Labastie, *Sans titre*, 2023, argile qui ne sèche pas et bois, 80 x 80 x 60 cm. © de l'artiste / Courtesy Galerie La Forest Divonne – Prix : 2.000 et 25.000 €

Eric Croes. La nuit est une Femme à barbe

jusq. 28-10

Fasciné par le ciel étoilé, Eric Croes (1978) nous invite à parcourir avec lui les tracés de ses constellations intimes. Il y a le Ciel mais aussi l'Enfer. L'artiste nous fait voyager de l'un à l'autre (les deux se complétant à merveille), opérant dans le même temps un renversement : le Ciel se trouve présenté au rez-de-chaussée alors que l'Enfer s'empare de l'étage. Le magnifique escalier de la galerie sert de lieu de passage. L'Enfer n'est plus le lieu du mal, de la bassesse, et le Ciel n'est plus le lieu du bien. Dans les deux endroits, des êtres se mélangent, s'aiment, sè désirent, copulent et cohabitent, mettent en lumière toute leur complexité, oscillent entre plaisir et péché. À l'image de la Femme à barbe, figure tutélaire dont l'hybridité rappelle que chaque mystère est multiple et chaque interprétation toujours plurielle. Toute l'exposition est construite en miroir, dans un jeu de reflets fascinants qui démultiplie les échos : les étoiles répondent aux diables, les golems aux totems... Et chaque sculpture cache un "verso", un "envers" qu'il nous faut découvrir : une queue enlacée, un baiser volé, un côté pile, une autre face... (gg)

Sorry we're closed
Bruxelles
www.sorrywewereclosed.com



Eric Croes, *Golem Castel*, 2023, céramique émaillée, 67 x 42 x 57 cm. © photo : Hugard and Vanoverschelde – Prix : entre 5.000 et 35.000 €

Waqas Khan et Jaffa Lam

jusq. 13-01-2024

Axel Vervoordt Gallery
Wijnegem
www.axelvervoordt.com



L'Axel Vervoordt Gallery met la lumière sur deux artistes orientaux. Le Pakistanais Waqas Khan (1982) crée avec minutie des dessins de grand format faits de minuscules points et lignes. Du minimalisme méditatif, pour ainsi dire. Après ses débuts à Hong Kong, l'artiste chinoise Jaffa Lam (1973) présente sa première exposition personnelle en Europe, où elle a déjà participé à des événements tels que Manifesta 12, à Palerme. Elle utilise depuis plusieurs décennies des matériaux usagés comme les vêtements et le bois. Surtout connue pour ses grandes œuvres textiles réalisées en collaboration avec des couturières hongkongaises ayant perdu leur emploi, ses nouvelles œuvres évoquent la force d'une communauté, l'histoire et la migration. L'œuvre textile *The Sail* se compose de vêtements blancs d'amis ayant quitté Hong Kong. L'artiste crée ainsi un lien entre la ville chinoise et Anvers, à la manière de l'ancienne compagnie maritime Red Star Line. (cv)

Jaffa Lam, *Bleaching / Piu*, 2018/2023, étoffe, vêtements d'occasion collectés dans le district de Kwun Tong à Hong Kong, dimensions variables, présentée dans le théâtre Shouson au Hong Kong Arts Centre, le 14-07-2018. © de l'artiste / Courtesy Axel Vervoordt Gallery – Prix : Jaffa Lam à partir de 12.000 € ; Waqas Khan à partir de 15.000 €



Rachel Labastie

GALERIE LA FOREST DIVONNE

L'art de relier

« J'aime faire parler la matière, pose Rachel Labastie. Elle possède un langage en elle-même, dans le non-dit, car c'est le corps qui la ressent en premier. » Ces propos en tête, on identifie les différentes strates significatives qui se superposent dans les œuvres réunies (de 1 500 à 19 000 €) se structurant autour de quatre mots-clés : matière, histoire, tension et temps. Ici, tout prend presque toujours sens dans un jeu d'oppositions. Les *Entraves* en porcelaine renvoient au raffinement d'un monde qui s'abreuve de ce nouvel « or blanc » que les Portugais exportent à travers le monde, au moment où prospère l'esclavage. Plus grandes que nature, elles s'affichent comme des bijoux, des ornements précieux, autant que comme des instruments emblématiques d'une torture systémique. Autre matériau signature de Rachel Labastie : l'argile crue qui ne sèche pas grâce à un mélange conçu par l'artiste elle-même, renvoyant à un état intermédiaire qui renferme tout le champ des possibles. L'artiste façonne des pieds aux ramifications végétales que l'on serait tenté de rapprocher du mythe d'Apollon et de Daphné. L'ambiguïté sous-tend également *Des forces* puisqu'on ne sait pas si ce qui relie les avant-bras est l'amitié ou la domination. Dans la dernière série, « *Les Vénéneuses* », Rachel Labastie s'approprie les traditionnelles tapisseries millefleurs médiévales

pour camper trois femmes de la Révolution française sur un fond de plantes vénéneuses. « À travers cette série, je cherche à faire ressurgir des visages féminins historiques tout en gardant en vue le fond d'un imaginaire constitué de stéréotypes dépréciatifs destinés à évacuer le "sexe faible" d'une sphère publique où sa place n'est jamais considérée comme

acquise. » Une façon de redessiner les contours de celles qui ont été effacées.

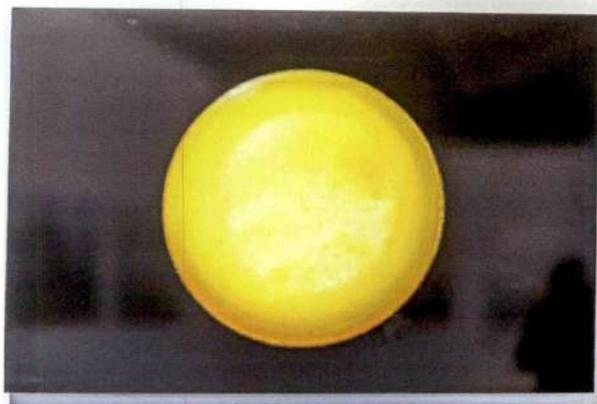
« Rachel Labastie. (Re)lier »
Rue de l'hôtel des Monnaies, 66
Jusqu'au 21 octobre 2023
📍 galerielaforestdivonne.com



En haut :
Vue de l'exposition
« Rachel Labastie. (Re)lier »
Galerie La Forest Divonne.
De gauche à droite :
Rachel Labastie,
Les Vénéneuses : Madame Roland ; *Les Vénéneuses : Olympe de Gouges* ;
et *Les Vénéneuses : Théroigne de Méricourt*,
2023, tapisseries haute lisse
et porcelaine modelée,
230 x 50 cm chacune.
À droite : *Des Forces*, 2020.

Ci-contre :
Au premier plan : *Sans titre*,
2023, argile crue et bois.
Au mur : *Le Cœur du corps*,
2022, argile crue sur papier.

© Photo C. Camille Simon/Courtesy
de l'artiste et galerie La Forest
Divonne/Adagp, Paris 2023.



**Kiluanji
Kia Henda
Icarus 13,
The First
Journey to
the Sun (détail),
2007**

gravures... la montgolfière des frères Montgolfier, papetiers à Annonay, a alors le vent en poupe, comme le rappellent nombre d'objets exposés, prêtés par les collectionneurs Muller-Quênôt, de Meudon. Quelques années avant la Révolution française, les cœurs s'enflamment au feu de ce brasero sous taffetas de soie et papier. «Jamais rien n'égalera le moment d'hilarité qui s'empara de mon existence lorsque je sentis que je fuyais la Terre», raconte alors l'inventeur Jacques Charles au sujet de son premier voyage en dirigeable, le 1^{er} décembre 1783. «Puis je m'abandonnai à la vue que m'offraient les grandes masses de la nature et l'immensité de l'horizon. Je contemplais la vague de l'air et les vapeurs terrestres qui s'élevaient du sein des vallons et des rivières. Au milieu du ravissement inexprimable de cette extase contemplative, j'étais le seul corps éclairé dans les airs, je voyais tout le reste de la nature plongé dans l'ombre. [...] J'interrogeais paisiblement toutes mes sensations. Me m'écoutais vivre, pour ainsi dire.»

Autre collection invitée, celle d'Henri Seydoux, consacrée aux maquettes de soufflerie. «Lorsque je prends l'avion, je suis toujours fasciné, explique-t-il au sujet de sa singulière passion. En réunissant une collection de maquettes de soufflerie, je cherche à matérialiser cette émotion. Celle ressentie par l'inventeur qui poursuit une idée improbable, et celle qu'il a eue en réalisant un objet entièrement nouveau, qui fait émerger une forme du néant. J'ai le sentiment que l'ingénieur mène une démarche similaire à la démarche artistique.»

Qui dit aéronautique, dit aussi géopolitique

L'homme volant demeure jusqu'à aujourd'hui un mythe qu'exploitent les artistes, avec tous ses paradoxes. La grande montgolfière de Jules Verne, dessinée ici par le Mexicain Jorge Méndez Blake, a pris un coup dans l'aile : elle semble bien prête à décrocher ! Les ailes de Rachel Labastie sont sculptées dans le grès, peu propice à l'envol, tandis que le candide Shimabuku moque joliment ce rêve d'Icare en fai-



sant flotter dans le ciel un cerf-volant à son effigie, dans *Flying Me*. Mais c'est surtout la fascination qui l'emporte. «Les contes, légendes et romans, relayés par le cinéma, n'ont cessé d'aborder ce thème et d'imaginer les plus folles machines, engins utopiques et ailes magiques qui font du simple humain un ange», rappelle Marie-Laure Bernadac. Les artistes bruts tels André Robillard, Pierre Petit ou Giovanni Galli n'y échappent pas, frappés souvent par le traumatisme de la guerre. Au bord de l'autoroute qui relie Lille à Dunkerque, Arthur Vanabelle n'est-il pas allé jusqu'à dédier sa ferme de Steenwerck aux engins de l'air, récupérant dans les champs un tas d'objets divers issus des combats pour construire avions et hélicoptères ? Car qui dit aéronautique, dit aussi géopolitique.



Rachel Labastie Ailes II, 2008

<https://artvisions.fr/fr/portfolio-item/rachel-labastie-paris-bruxelles-abbaye-de-maubuisson-jusquau-27-fevrier-musee-royaux-des-beaux-arts-jusquau/>

artvisions

[home](#) / rachel labastie, abbaye de maubuisson jusqu'au 27 février & musées royaux des beaux-arts de belgique jusqu'au 13 février 2022.

Rachel Labastie, Abbaye de Maubuisson jusqu'au 27 février & Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique jusqu'au 13 février 2022.

Elle joue des paradoxes et de l'ambiguïté des formes et des matières. La sculptrice Rachel Labastie pose son regard sur les modes d'aliénation physiques et mentaux. Dans ses oeuvres, l'enferment hurle la liberté. L'argile et la porcelaine murmurent leur force. La sensualité devient énergie. Grâce au merveilleux travail toujours engagé de Rachel Labastie, « L'Abbaye de Maubuisson devient ainsi, le temps de l'exposition, un temple de l'Histoire des femmes et des solidarités féminines », a écrit Barbara Polla. Exposée à la fois au musées royaux des Beaux-Arts de Belgique avec une exposition intitulée *Remedies* et à l'Abbaye de Maubuisson qui lui offre une exposition personnelle avec *Les Eloignées*, Rachel Labastie entre dans l'histoire de l'art. Avec une nouvelle manière de regarder le monde. Libre. Définitivement.

L'artiste vous emmène dans son exposition à l'abbaye de Maubuisson. Interview. Anne Kerner.

Anne Kerner : Pour la première fois, vous liés, dans une de vos expositions l'histoire de l'intime avec la grande Histoire. Pouvez-vous nous en parler ?

Rachel Labastie : C'est la première fois, en effet, que je réalise un ensemble d'œuvres sur un fait historique de façon aussi implicite. Au départ de ce projet, je suis partie en voyage en Tasmanie pour une exposition organisée par Barbara Polla. Là-bas, j'ai découvert l'histoire des prisons, des bagnes, l'histoire de femmes qui étaient envoyées d'Angleterre en Tasmanie. Et celles-ci m'ont profondément troublées. Quand je suis revenue en France, j'ai découvert qu'à la même époque, une histoire assez similaire à celle de la Tasmanie s'était passée en Guyane. Je me suis ainsi intéressée à l'histoire des *reléguées* de Guyane et de Nouvelle Calédonie, aux alentours de la fin du 9^e siècle.

A.K. : Qui étaient ces femmes ?

R.L. : Ces femmes étaient des petites délinquantes qui avaient fait des crimes mineurs et avaient récidivé. L'état avait décidé de les envoyer au bagne, avec l'idée aussi de peupler la colonie. Elle devaient se marier à des forçats et étaient victimes d'une sorte de proxénétisme « encadré ». L'histoire de ces femmes a été tragique, et sur place elles étaient sous la coupe des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. A partir de 1840, dans les prisons françaises, on a séparé les hommes des femmes, et donc au début c'était les épouses des gardiens qui s'occupaient de leur surveillance, puis ce fut le tour des religieuses. C'est un ordre fondé par

Anne-Marie Javouhey qui a beaucoup milité pour l'abolition de l'esclavage. Quand j'ai été invitée pour l'Abbaye de Maubuisson à développer un projet, j'ai trouvé que c'était intéressant de créer cette exposition avec cette histoire de femmes car Maubuisson est l'une des premières abbayes de femmes d'Europe.

Zoom sur des œuvres de l'exposition en compagnie de Rachel Labastie.

Rachel Labastie :

La gravure sur papier de soie. Au début du parcours, je présente cette petite gravure que j'ai faite sur papier de soie, l'une des rares photos qui existe des *reléguées* et des sœurs. On y voit une reléguée au travail et une sœur. Je l'ai faite sur un papier de soie fragile et je me suis dis que c'était bien pour rentrer dans l'exposition.

Le grand retable en bois (2021) évoque les caisses de transport d'œuvres comme bien sûr le premier tableau d'image de l'histoire. J'ai repris le symbole du calice au centre du panneau. Il désigne un objet ou une structure dont la propriété est de véhiculer ou de transformer une substance en une autre. A l'intérieur du retable, j'ai travaillé une argile qui reste toujours humide comme si elle restait toujours dans un état transitoire. J'ai vraiment voulu, par le geste, trouver cette sensation de matière qui irradie, comme une sorte de matière tellurique primordiale. Sur chaque face de la caisse, il y a tout un travail de matière, comme une sorte de bas-relief, d'argile en mouvement, qui bouillonne.

Les mains jointes. C'est une pièce plus ancienne que j'ai trouvé intéressant d'associer à cette exposition, pour cette première salle qui était le seul espace de l'abbaye où les femmes avaient le droit de parler. Elles sont composées de paraffine et d'argile. Ce sont des mains jointes, dans une position de prière et de lutte.

Les Éloignées. Ensuite, nous passons, dans le parcours, dans un espace que les sœurs utilisaient pour travailler avec la présentation de l'installation *les Éloignées*, le titre de l'exposition qui est aussi le nom de cette œuvre. Je voulais offrir à ces femmes le support de la porcelaine qui est un support prestigieux, précieux et qui, à la même époque, ornait le cou des femmes de la haute société avec les bijoux appelés camés. Nous n'avons plus aucune photographies de ces femmes parties en Guyane. On a juste quelques noms, quelques lettres, quelques histoires qui ont été retrouvées. Je trouvais intéressant de pouvoir leur donner un visage. J'ai contacté les archives de la police à Paris et les archives nationales. Ils ont eu la générosité de m'offrir des images, des portraits de la même époque, de femmes qui ont été aussi incarcérées dans les prisons en France. Du coup, ces femmes prêtent leurs visages pour que je puisse parler de ces autres femmes. J'ai repris des photos anthropométriques de l'époque où on commençait à réaliser ces portraits, de face et de profil des criminels pour pouvoir stocker leurs informations. On commence à mesurer les distances entre les yeux, la taille du crâne, pour voir si cela a une incidence sur la criminalité. J'ai repris un petit peu la forme du porte bijoux, mais cela rappelle la potence aussi, donc y a toujours une ambiguïté, c'est-à-dire que si cela ramène à la menotte, à la chaîne, au miroir, aux porte bijoux...

L'Entrave collective, 2012. On pénètre dans la salle des religieuses avec *l'Entrave collective*. C'est une pièce plus ancienne que je trouvais intéressante d'associer au projet des *Reléguées* et de la faire entrer en résonance avec l'espace de l'abbaye. C'est une chaîne qui fait onze mètres de long, une chaîne de fers de pieds d'esclaves que j'ai réalisée par modelage en porcelaine blanche, une matière qui évoque la fragilité mais aussi quelque chose de l'ordre du civilisé. Ce travail de modelage évoque le lien qui nous unit les uns aux autres... Ce rapport, cet enchaînement collectif, le lien familial, un rapport religieux, politique, social. Dans mon travail, il y a quelque chose qui revient souvent, ce rapport à

l'enfermement et ce rapport à la protection aussi. Une sorte de violence et de protection en même temps. C'est aussi vraiment essentiel que les œuvres soient modelées, parce que si l'on regarde bien, il y a toujours le rapport, le travail avec les doigts... On sent les doigts partout, donc on sent le corps. Dans toute l'exposition, je met en valeur le rapport au corps, sa marchandisation, son déplacement, son enfermement.

La Femme proue. Cette sculpture a été réalisée pour l'abbaye et revisite, en porcelaine décorée, la figure de proue qui ornait les navires. Pour ces femmes que je montre, je voulais créer un hommage, mais pour faire un hommage aux métiers manuels de la classe ouvrière dont ces femmes étaient issues et créer un monument. Je voulais que ce soit une œuvre collective et j'ai délégué sa réalisation. J'ai travaillé avec des artisans. C'était une expérience nouvelle pour moi et aussi très importante dans la symbolique. Je me suis dit que le monument passe par le collectif, et je voulais que ce soit le savoir-faire français qui leurs rendent cet hommage. Alors j'ai travaillé avec des artisans d'excellence en France, les Compagnons des Devoirs de Limoges qui ont fait toute la partie en bois et les artisans de l'atelier CRAFT pour concevoir en porcelaine le torse et le visage de *la Femme proue.*

www.valdoise.fr

www.fine-arts-museum.be

www.rachellabastie.net

Abbaye de Maubuisson, site d'art contemporain du Département du Val d'Oise Avenue Richard de Tour - 95310 Saint-Ouen L'Aumône. Tel : 01 34 33 85 00 - abbaye.maubuisson@valdoise.fr



LE GOÛT D'UNE ŒUVRE

Jusqu'au 18 juin, la galerie La Forest Divonne à Bruxelles accueille "L'Œuvre au corps", une exposition qui fait se rencontrer l'art et le goût dans un rapport charnel.

Rencontre Laura Centrella

On dit souvent: on est ce qu'on mange! Mais on a voulu aller plus loin avec ce projet. On s'est posé la question de savoir si en mangeant l'interprétation d'une œuvre par un chef, cela pouvait modifier notre rapport à l'œuvre. Quel est le goût de l'œuvre?, s'interrogeait Alexandra Swenden (Swenden Studio), créatrice d'événements culinaires inédits, lors du vernissage de *L'Œuvre au corps*, ce 18 mai à La Forest Divonne à Bruxelles.

Une exposition qu'elle a créée en collaboration

avec deux galeristes passionnés d'art mais aussi de gastronomie: Marie Hélène de La Forest Divonne et son fils Jean de Malherbe, qui ont eu cette envie de mêler leurs deux marottes. Main dans la main avec Alexandra Swenden, ils ont choisi six artistes, trois à Paris et trois à Bruxelles, parmi les 25 qu'ils soutiennent, et six chefs, pour former des duos.

Dans la capitale française, le sculpteur et vigneron Jean-Bernard Métais est ainsi associé au chef trois étoiles Alain Passard, la plasticienne franco-italienne Valérie Novello collabore avec Adeline Grattard (*Yam'tcha**), et Bruno Verjus (*Table*), nouvellement aurolé de deux macarons, se confronte à l'œuvre peinte de Guy de Malherbe.

À Bruxelles, Christophe Hardiquet (*Bon Bon***) s'interroge sur l'œuvre de la sculptrice française Rachel Labastie, Karen Torosyan (*Bozar Restaurant**) fait l'objet même d'une œuvre du peintre californien Jeff Kowatch et Nicolas Decloedt (*Humus x Hortense*) partage son amour de la nature avec Tinka Pittoors, artiste plasticienne anversoise.

Au menu donc, deux expositions collectives,

avec une dégustation de bouchées certains soirs – "quintessence de l'interprétation des œuvres par le chef", selon Swenden –, mais aussi des dîners dans les divers restaurants, qui seront l'occasion pour les clients de s'immerger dans l'œuvre de l'artiste et de son interprétation par le chef, en compagnie des artistes.

Christophe Hardiquet/Rachel Labastie

Lors du vernissage de *L'Œuvre au corps*, Christophe Hardiquet et Rachel Labastie présentaient une dégustation-performance. Des bonbons de farce fine de volaille Kabir à l'huile de curry étaient cachés dans un bac en argile molle. Enfouis sous des fleurs, ils se dévoilaient lorsque l'artiste brisait des tuiles d'argile... Rappelant cette œuvre, où marchant lentement sur un sol de feuilles d'argile cuite, l'artiste les craquelait en chantant un hymne gitan.

C'est grâce à ce médium qu'est l'argile que la connexion entre l'artiste et le chef se fait d'ailleurs évidente. Plat signature d'Hardiquet, le foie gras cuit en croûte d'argile sera décliné



Le peintre Jeff Kowatch et le chef Karen Torosyan dans l'atelier de l'artiste à Vilvorde.

dans une version 100% végétale au restaurant. Tandis qu'il a réalisé des *schnitzels* d'asperges, inspiré par cette œuvre de Labastie où, s'étant rendue dans un village espagnol abandonné en 2017, elle y récolta, à la manière d'une archéologue, des morceaux de céramique. Mélangés à de l'argile, elle plongea les bâtons obtenus dans un grand feu pour les cuire, en invitant les descendants des habitants de ce village...

"Il y a ce rapport à la cuisson et au partage qui nous lie avec Christophe, et ce rapport aux autres, même si mon travail est solitaire. Je travaille seule dans mon atelier et lui a toute une équipe, mais plein de choses nous rapprochent, car il y a ce rapport au geste, cette patience, ce rapport au temps. On est très sensible à la texture. Nos outils sont assez proches. Les mains par exemple..." s'enthousiasme Rachel Labastie, touchée aussi par "l'exigence de la matière" de son chef. "Il ne va pas choisir n'importe quel blé, n'importe quelle viande et j'avais envie qu'on sente cette matière vivante...", explique l'artiste, qui a travaillé sur des bols, des creusets en céramique et en grès desquels elle a extirpé de la matière.

Mais dans cette collaboration tout en sensibilité, on sent que le chef a aussi été habité par l'œuvre de l'artiste. "C'est moi qui ai fait le cheminement vers elle, qui ai digéré son œuvre. C'était plus logique que ce soit moi qui adapte ma créativité à la sienne, en cherchant à ne pas rester dans les standards de ma maison, mais en essayant d'aller plus loin que d'habitude...", conclut Christophe Hardiquet.

Karen Torosyan/Jeff Kowatch

La relation entre le binôme Karen Torosyan et Jeff Kowatch a, elle, été tout autre. "Comment traduire le goût d'un œuvre? J'avais juste envie d'être à la hauteur de l'artiste qui m'a touché par sa sensibilité. J'avais d'abord envie de le séduire. Je n'ai pas vraiment pensé aux convives qui allaient déguster mon dessert en face du tableau. Je voulais surtout être dans l'émotion", dit modestement Karen Torosyan.

Ce n'est pourtant pas n'importe quel dessert! Un vitrail de gaufrette, servi avec de la faisselle de brebis, des fraises, du basilic... dans un visuel très artistique. "J'ai été bouleversé par le dessert de Karen, c'était mon tableau! Avec les couleurs, les fils... Il y avait de l'acidité, du crémeux, c'était léger...", intervient Jeff Kowatch, un artiste avec en poche un diplôme de chef du Ceria. Il a d'ailleurs passé toute une journée en cuisines au Bozar Restaurant pour apprendre à réaliser la fameuse pâte feuilletée du chef.

"Pour moi, il faut trois choses dans l'art. La matière, en cuisine, ça pourrait être la farine, le beurre. Il faut un sujet, le nom d'un plat ou d'un tableau. Et troisièmement, il faut l'inconnu, le mystère, quelque chose qu'on ne peut pas toucher avec l'esprit. Lorsqu'on mange chez Karen on a les trois. Il raconte une histoire, nous emmène ailleurs... C'est un artiste!", s'enflamme Jeff Kowatch, qui fait le plus beau des compliments à un chef qui aime se définir avant tout comme un artisan.

Un travail artisanal, dans la répétition, pour atteindre la perfection qui lie une fois encore l'artiste et le chef. "Moi aussi je suis un artisan. Je fabrique mes propres huiles, en faisant épaissir de l'huile de lin sur les toits, que je mélange à de la peinture...", explique le peintre, dont les œuvres se composent de centaines de couches et demandent plusieurs années de préparation.

Pour le Bozar Restaurant, il a créé *Cornucopia*, une œuvre réalisée avec des bâtons à huile. "Je travaillais sur une série sur la mythologie grecque et pour moi, Karen, c'est Zeus! Zeus a été allaité par des brebis. Un jour, il a cassé la corne de sa brebis favo-



CONSTANCE LEHARDY

La dégustation-performance du chef Christophe Hardiquet et de l'artiste Rachel Labastie.

rite. Il était tellement malheureux, qu'il en a fait la fameuse corne d'abondance... La façon dont travaille Karen, tôt le matin jusqu'à tard le soir, c'est très généreux. Et sa cuisine, tant au niveau visuel que gustatif, m'évoquait cette histoire..."

Nicolas Decloedt/Tinka Pittoors

Nicolas Decloedt et Tinka Pittoors ont, eux, été réunis par leur amour pour la nature. Lui, parce qu'il est l'un des co-fondateurs de Soilmates, un mouvement qui prône un sol fertile, vivant, en choisissant l'agriculture régénératrice pour préserver un sol sain pour les générations futures. Elle parce que son œuvre, duale, propose "une friction entre nature et culture", et parce qu'elle est une jardinière amateur passionnée.

Ce sont d'ailleurs les microclimats mis en avant dans la cuisine de Nicolas Decloedt qui l'ont particulièrement intéressée. "J'ai fait cette céramique appelée *Ma Magritte en automne*, avec des feuilles des feuilles d'argile imprimées avec de vraies feuilles. Puis en hiver, j'ai voulu la refaire, car je n'étais pas contente... Il a fallu que je retrouve les bonnes feuilles.

C'est comme Nicolas, qui doit trouver les bons ingrédients", explique l'artiste pleine de fantaisie, qui a d'ailleurs été transformée par cette rencontre, délaissant son habituel époxy pour la céramique.

"Depuis cette expérience, je travaille avec la céramique. Ce n'est pas comme l'époxy, où l'on voit ce qu'on fait, les couleurs... Avec la céramique, il y a un facteur de changement. C'est une autre magie! Et désormais, j'ai aussi un carton dans mon atelier, où je rassemble mes ingrédients et je fais mes sculptures", révèle Pittoors.

Le chef flamand d'*Humus x Hortense* a collaboré intensément avec l'artiste. "Je voulais qu'on trouve le chemin ensemble pour que le résultat soit plus riche. Je voulais comprendre ses œuvres, mais je ne voulais pas les recréer dans mes assiettes. Je me suis inspiré de ses œuvres colorées, de ses réflexions sur l'enfance et de ses lignes tourbillonnantes", explique Decloedt, qui proposait, lors du vernissage, des makis de blettes et navets, avec des pétales de fleurs.

→ "L'Œuvre au corps", du 19 mai au 18 juin, à Paris et à Bruxelles. galerielaforestdivonne.com et swendenstudio.com.

L'Eventail

JANVIER 2022

8 € | WWW.EVENTAIL.BE | EN RÉALITÉ AUGMENTÉE

BRAFA 2022
AVANT-GOÛT

**OUI !
POUR LA VIE**
SPÉCIAL MARIAGE

EXCLUSIF
CHEZ
**ÉDOUARD
VERMEULEN**





L'ŒUVRE AU CORPS

La galerie s'associe à Swenden Studio pour créer une expérience sensorielle unique, à travers la rencontre de l'art et du goût! Ils associent leurs domaines d'expertise, les arts plastiques pour l'un et la gastronomie pour l'autre, autour d'un concept inédit réunissant six artistes et six grands chefs étoilés. Cette proposition inédite sera déclinée en deux volets, dans les galeries de Paris et de Bruxelles et dans les six restaurants. Coup de cœur pour le duo formé par Rachel Labastie et Christophe Hardiquet. Deux volcans, à leur manière...

Du 13.01 au 19.02 • Galerie La Forest Divonne, Saint-Gilles • galerielaforestdivonne.com



ANDY WARHOL ICON ICON ICON

Comment devient-on l'un des artistes les plus célèbres au monde? Comment créer un style qui survit au temps et aux imitations? Cette exposition réunit des œuvres signées Andy Warhol, ainsi que des pièces réalisées par des personnalités qui ont inspiré sa production. On retrouve ses grands classiques : de Marilyn à Mick, en passant par les soupes Campbell's. L'ensemble présenté met en évidence l'imagerie aux couleurs vives de la culture Pop. Des photos manipulées et améliorées devenues de véritables icônes.

Du 14.01 au 12.03 • Deodato Art, Bruxelles deodato.be



DAVID DAUD TERRE INDIGO

Élève du sculpteur Charles Auffret, David Daoud (Liban, 1970) puise son inspiration dans la nature et l'art pariétal. Ses thèmes de prédilection se rapportent au temps qui passe : l'exil, le voyage, l'éloignement, la nostalgie, l'absence et l'éternité. "La mélancolie, David Daoud dit la rechercher, la vouloir, tant elle nourrit son âme de sensations : 'cet état d'être, cette tristesse qui cherche à être lumineuse' est au cœur de sa création. Son geste final est en même temps caresse et regret d'une caresse." (Carla Yared, éditorialiste)

Du 08.01 au 06.02 • Galerie Christine Colon, Liège • christinecolon.be



THE SHOP SHOW

Voici la 2^e édition de The Shop Show. L'événement réunira des travaux et éditions réalisés par une sélection d'artistes de la galerie. L'enseigne propose un mélange de différents types d'œuvres : photographies, œuvres sur papier, sculptures, bijoux, sérigraphies, peintures et éditions limitées. Les artistes représentés sont, entre autres, Lionel Estève, Stephan Goldrajch, Toufan Hosseiny, Tessa Perutz, François Morellet, Matthew Porter, Charles Sandison, Alain Séchas, David Brian Smith, Achraf Touloub, Leen Voet et Yves Zurstrassen.

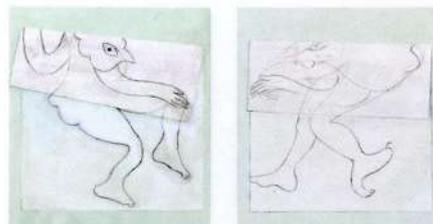
Jusqu'au 22.01 • Baronian-Xippas, Ixelles baronianxippas.com



UGO WOATZI CHAMELEON

Artiste plasticien *queer* basé à Bruxelles, Ugo Woatzi représente des espaces à la fois réels et imaginés, entre liberté et restrictions. Son processus de collaboration illustre les désirs et les luttes de sa communauté. Ensemble, "iels" créent un monde plus sensible et ouvert, s'échappant et se confrontant aux réalités des structures hétéronormatives qui divisent. Ses images, à la fois tendres et provocantes, traduisent un sentiment d'amour et de conflit, une nostalgie universelle. Aussi, l'artiste empêche une lecture des émotions trop facile en dissimulant, régulièrement, leurs visages.

Du 14.01 au 13.02 • that's what x said, Bruxelles • thatswatxsaid.com



CARLOTTA BAILLY-BORG

Artiste française basée à Bruxelles, Carlotta Bailly-Borg élabore un langage singulier aux accents surréalistes et développe une œuvre plastique où se télescopent des éléments empruntés à la mythologie, à la culture pop, au classicisme ou aux représentations érotiques japonaises. Cette première exposition solo, imaginée en deux actes (à Bruxelles et à Bâle), réunira des œuvres inédites de l'artiste, ainsi que des pièces iconiques et une série de peintures dans lesquelles elle explore des techniques de transfert de photos qui insufflent de la profondeur.

Du 12.01 au 19.02 • Ballon Rouge, Bruxelles ballonrougecollective.com



Culture & Savoirs

EXPOSITION

La violence de la porcelaine

À l'abbaye de Maubuisson, dans l'Oise, Rachel Labastie évoque un épisode occulté de déportation des femmes au XIX^e siècle en opposant la création au silence.

La porcelaine, c'est fragile. Les éléphants en savent quelque chose. Rachel Labastie travaille en finesse et à contre-emploi. On avait découvert à Dinard, il y a presque une dizaine d'années, le paradoxe de ses menottes et entraves, donc, en porcelaine blanche. Elle a choisi la terre, le kaolin, à modeler avec toute sa souplesse, pour figurer la violence des fers. C'est comme une opération alchimique, ou une métaphore plastique qui vient rendre plus sensible encore la contrainte des corps. Née en 1978, travaillant en Belgique, elle a déjà à son actif nombre d'expositions. Elle est cette année et jusqu'en février 2022 l'invitée de l'abbaye de Maubuisson, dans l'Oise. Fondée par Blanche de Castille, elle accueillait des moniales jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en ayant compté parmi ses abbesses Angélique Arnauld, la grande figure féminine du jansénisme au XVII^e siècle. L'abbaye est désormais un centre important d'art contemporain.

Rachel Labastie, dans ce lieu de clôture, a choisi d'évoquer, avec *les Éloignées*, un épisode singulier et occulté

de l'histoire: la déportation en Guyane, de 1887 à 1905, de prisonnières françaises pour les unir à des forçats afin d'assurer le peuplement du territoire. Petites délinquantes, simples prostituées, elles furent 519. Il n'y a d'elles aucune photo, leur identité même est ignorée, on ne sait si elles eurent des enfants, ce qu'ils pourraient être devenus, et c'est seulement par quelques travaux d'historiens qu'on connaît les grandes lignes de cette ignominie.

Étapes d'un martyr ignoré

C'est avec des photos de prisonnières qui leur furent contemporaines que l'artiste a réalisé des camées, en porcelaine blanche encore, accrochés à des porte-bijoux en bois de chêne. C'est avec cette même porcelaine qu'elle a réalisé une entrave de cou. Il s'agissait d'un collier de fer couronné de longues piques, de telle sorte que les esclaves qui avaient tenté de s'enfuir une première fois, ceux que l'on appelait les Nègres marrons, se prenaient dans la végétation s'ils récidivaient. Elle l'a réalisé, on peut aussi le noter, pendant le premier confinement, quand on prenait conscience, dans la sidération, de la nécessité de tenir l'autre à distance, de notre propre





Femme proue, porcelaine, bois, 2021. Catherine Brossais

dangerosité. Un peu plus loin, toujours dans le même matériau, on découvre une longue chaîne d'entraves collective... Avec de la paraffine et de la terre, elle a modelé des mains jointes, comme dans une prière, un geste de colère retenue ou de résignation. Une photo reproduite dans un livre de l'historienne Odile Krakovitch, *les Femmes baignades* (Olivier Orban, 1990), est ici imprimée sur du papier de soie. Une religieuse coiffée d'une grande cornette surveille une prisonnière travaillant la terre. On ne peut oublier que la foi, ou ce qui en tenait lieu, fut parfois complice de l'oppression, y compris au nom de la morale et des bonnes mœurs.

Rachel Labastie travaille aussi la terre crue et l'argile qui ne sèche pas. Elle a réalisé ainsi des panneaux portant des cicatrices ou comme l'empreinte d'un

sexe féminin violenté. *La Femme proue*, une sculpture figurative, a été réalisée avec le concours d'artisans porcelainiers de Limoges, à qui a été laissé le choix de construire le visage à partir, là encore, de photos de prisonnières... On ne peut décrire chacune des œuvres proposées dans les différentes salles de l'exposition. Il s'agit d'autant d'étapes d'un martyre ignoré, dans le mépris des corps et de l'esprit, de la privation de liberté à la violence. Rachel Labastie ne crie pas, elle ne proclame pas, elle donne à voir, elle exhume du silence le souvenir de celles qui ne pouvaient parler, littéralement interdites et profanées. Elle oppose aux bourreaux la grâce de la création. ●

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 27 février. Rens. 01 34 33 85 00.
abbaye.maubuisson@valdoise.fr



Rachel Labastie, *Série Caisnes*, C2A, 2017, sculpture, bois, argile crue qui ne sèche pas, 70 x 70 x 70 cm. Tableau caisse, série *le cœur du corps*, LCDC 3, LCDC 4, LCDC 5, 2021, bois, argile crue qui ne sèche pas, 148 x 98 x 12 cm, *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem



Deux expositions monographiques donnent la mesure de la générosité et de l'ampleur esthétique et allégorique de la démarche de RACHEL LABASTIE grâce à une belle sélection d'œuvres de ces douze dernières années à Bruxelles (*Remedies*, aux Musées royaux des Beaux-Arts) et à un nouveau projet à l'Abbaye de Maubuisson (F) (*Les Éloignées*), lequel engage d'inédites perspectives dans son travail.

RÉSONANCES ET SORORITÉS

Il est des œuvres qui, plus que d'autres, appellent à une perception tactile. Une perception nécessairement frustrée dans un contexte d'exposition mais qui, cependant, nourrit les regards de sensations, de mémoires, d'hypothèses tactiles propres à susciter chez les spectateurs et spectatrices des résonances avec d'autres sens, des imaginaires symboliques et narratifs, des interprétations esthétiques, critiques et politiques. Ainsi de la trentaine de sculptures de Rachel Labastie (née à Bayonne (FR) en 1978 ; vit et travaille à Bruxelles), actuellement exposées aux Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles (MRBA), qui déploient une large palette de potentiels sensibles et symboliques des matières employées (argile crue, céramique, grès, marbre, bois...), depuis leur mise en œuvre jusqu'à leur mise en dialogue dans l'espace d'exposition.

RÉSONANCES

Chaque ensemble d'œuvres de Rachel Labastie convoque des sensations visuelles, tactiles et symboliques complexes dans leurs agencements et perceptions. Les bas-reliefs en argile rouge qui s'inscrivent dans le cadre d'un tableau semblable à un coffre en bois ouvert, s'offrent au premier abord dans la chaleureuse et sensuelle générosité de leur matière malaxée, portant au regard les empreintes des doigts de l'artiste qui, à travers des gestes simples et bruts, y a modelé la figure d'une vulve (*Le cœur du corps*, 2021). La fraîcheur de l'argile crue, que l'on peut respirer et qui, en raison de l'aspect non figé de la matière, contredit la chaleur rougeoyante de la surface des tableaux, tandis que, non loin, la représentation d'un calice dans la même argile humide couvrant le panneau central d'un petit triptyque aux allures de retable instille un glissement symbolique entre vulve et calice, et réciproquement. Dans la liturgie chrétienne, le calice est le vase

sacré, symbole de sacrifice et de sang versé du Christ, posé sur l'autel puis élevé par le prêtre devant le retable, durant la célébration de la messe. Dans les retables de Labastie, la figure du calice renvoie à celle du verre à pied qui accompagne les caisses de protection en bois d'objets et d'œuvres désignés comme fragiles, mais aussi à celle de la vulve présente dans *Le cœur du corps*, en résonance avec la définition botanique du calice — une structure végétale protectrice du développement et des organes reproducteurs des fleurs. Si les caisses en bois protègent les surfaces fragiles d'argile fraîche, elles signifient aussi, potentiellement, la protection de la vulve, tout en conférant à celle-ci un statut non dénué d'ambiguïtés de symbole à vénérer.

D'un tout autre aspect, les *Entraves* en porcelaine (série en cours depuis 2008), dont un ensemble consacré occupe un des murs de l'exposition *Remedies*, peuvent au contraire glacer sur un plan sensoriel, en raison de leur blancheur et de l'imaginaire sonore qu'elles suscitent (l'entrechoquement des maillons provoquant un son à la fois creux et aigu, presque métallique), comme sur un plan mental, de par la symbolique de coercition et d'emprisonnement qu'elles véhiculent (*entraves* de pieds, de bras, de cous). Toutefois, les *Entraves* engagent aussi une perception complexe en ce qu'elles superposent à la prime froideur qui peut nous saisir les qualités tactiles, douces et sensuelles, de leur délicate matérialité et du doigté avec lequel elles ont été réalisées (chaque mailon porte l'empreinte des pouces qui l'ont modelé). Enfin, quand on a eu la chance de les manipuler à l'occasion d'un montage d'exposition, il est frappant de ressentir un grand contraste entre la légèreté visuelle des *Entraves* et leur poids tangible, que renforcent la concentration et l'attention qu'on y porte afin de ne pas les abîmer¹.

RACHEL LABASTIE
AIMÉ MPANE
REMEDIES
SOUS COMMISSARIAT
DE SOPHIE HASAERTS
MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE
3 RUE DE LA RÉGENCE
1000 BRUXELLES
JUSQU'AU 13.02.22

"Par des cheminement bien différents, les œuvres d'Aimé Mpane entrent en dialogue avec celles de Rachel Labastie dans une interrogation commune des symptômes développés au sein de nos sociétés. Ils créent un véritable espace de conscience et questionnent les remèdes possibles, autour de l'œil central du Patio, artikulé sur deux étages du Musée."

LES ÉLOIGNÉES
ABBAYE DE MAUBUISSON
AVENUE RICHARD DE TOUR
F-95310 SAINT-OUEN-L'AUMÔNE
JUSQU'AU 27.02.22



Rares sont les œuvres de Labastie qui se présentent à l'entendement de façon relativement univoque, empruntant à des représentations symboliques inscrites dans différentes traditions (la roue en osier comme allégorie du temps, les ailes en grès comme allégorie de l'envol et de la désaliénation, l'ossuaire disposé en foyer comme allégorie du lieu de transmission des récits des morts). La plupart offrent une ouverture de significations et d'agencements narratifs que chaque exposition monographique redistribue. Dans le cadre de *Remedies* aux MRBA, chaque ensemble d'œuvres engage des questions de rituel, de transmission et de soin symbolique de problématiques politiques et spirituelles complexes : la question des liens familiaux et communautaires, qui peuvent protéger comme entraver l'individu, les résistances aux dispositifs institutionnels de contrôle et d'emprise physique et mentale sur les corps et les esprits, le sentiment d'errance permanente malgré les transmissions de récits familiaux, communautaires, historiques... Il y a deux ans, un agencement différent de la plupart de ces œuvres avait été proposé lors de l'exposition *Sans feu ni lieu* à Eleven Steens à Bruxelles². Leur articulation ouvrait alors à des réflexions sur les mythes archaïques et encore bien actuels de l'errance et du foyer, nourris notamment par les récits nomadiques transmis par la grand-mère yéniche de l'artiste, nomade sédentarisée

Rachel Labastie, *Tableaux caisses*, série *Cœur du corps*, LCDC 3, LCDC 4, LCDC 5, 2021, bois, argile crue qui ne sèche pas, 148 x 98 x 12 cm, *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem

Rachel Labastie, *Charlotte*, 2021, sculpture, porcelaine et bois de chêne, 190 x 100 x 50 cm in *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem



issue d'une communauté aux origines indéceses, à l'instar de tous les sous-prolétaires errants d'Europe Centrale, comme en témoignent les porosités linguistiques et culturelles du yéniche avec les langues alémaniques, le yiddish et le romani.

SORORITÉS

Ce qui permet les différentes mises en récit et en résonance des œuvres lors de chaque exposition tient donc à la fois de la pluralité des potentiels allégoriques des matières, des symboles, des processus de création, d'association et de montage engagés par Labastie. Y concourt aussi largement la multiplicité de ses sources et de ses motifs réflexifs : emprunts de symboles et de dispositifs de représentation à la liturgie chrétienne, inventions empiriques de rituels païens et chamaniques (notamment les remarquables *Bâtons* de tessons de céramique cuits en 2017 lors d'une "cérémonie vernaculaire" dans un four primitif au cœur d'un ancien village abandonné de Navarre en Espagne³), transmissions de récits nomades et rejet des enfermements communautaires/pastoraux/sectaires, relation aux matériaux et éléments naturels et politiques du soin (ce que soulignent ses récentes participations aux expositions collectives *I remember Earth* au Magasin à Grenoble en 2019 et *Aterrir* au Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson à Noisiel en 2021⁴), goût pour ce que le réalisateur franco-chilien Alejandro Jodorowsky appelle la "psychomagie", une technique grâce à laquelle il ambitionne d'aider les individus à se libérer de leurs entraves inconscientes.

Une nouvelle source est venue récemment nourrir la démarche de Labastie et la conduire à développer son projet actuel pour l'Abbaye de Maubuisson. Invitée en 2018 par sa galeriste suisse Barbara Polla à participer à l'exposition *A Journey to Freedom* au Tasmanian Museum and Gallery of Art à Hobart dont elle était commissaire, Labastie y visita des prisons, dont la Female Factory où des femmes britanniques déportées, utilisées pour le peuplement de la colonie, vivaient dans des conditions désastreuses⁵. Par la suite, elle découvrit les récits de déportation en Guyane de femmes françaises de "mauvaise vie", au tournant des XIX^e et XX^e siècles, pour contribuer avec les bagnards au peuplement de la colonie amazonienne. Ces "reléguées", que Labastie renomme *Les éloignées* pour son exposition, étaient confiées aux sœurs de l'abbaye de Saint-Joseph de Cluny, du même ordre (cistercien) que les sœurs qui vivaient à Maubuisson. Du voyage à fond de cale (qu'évoque la grande sculpture en porcelaine et bois représentant la figure de proue d'un navire) à la fosse commune, en passant par leur réification reproductrice, le destin tragique de ces femmes engage l'ensemble de l'exposition dans un clair motif de sororité. Cette inclinaison conduit la sculptrice à rendre hommage à ces inconnues, à ces "petites vies" dont aucune archive photographique n'existe et auxquelles elle confère des visages en s'appropriant des clichés policiers anthropométriques contemporains de leurs déportations, imprimés sur de vastes camés en porcelaine disposés sur des montants en bois à la configuration ambiguë : potences ou présentoirs à bijoux ?

Dès lors, la présence d'un *Grand retable au calice* en argile cru dans le parcours des *Éloignées* ne peut-il qu'évoquer le symbole de l'organe reproducteur des femmes, obsession patriarcale et politique de contrôle, de reproduction et de colonisation. De même, l'*Entrave collective* en porcelaine qui se déploie au sol de l'abbaye, inspirée du modèle d'une longue chaîne de fers de pieds d'esclaves, symbolise-t-elle le collectif de femmes asservies.

Tristan Trémeau

1 Mémoire tactile, encore très présente, du montage de l'exposition *Troubles topiques* dont j'avais assuré cet été le commissariat au Centre Tour à Plomb à Bruxelles (7 juillet - 28 août 2021). <https://tristantrémeau.blogspot.com/2021/06/troubles-topiques-exposition-au-centre.html>

2 <https://www.elevensteens.com/rachel-labastie>

3 <https://www.sculpturenature.com/exposition-huarite-rachel-labastie-nicolas-delprat-igulbati/>

4 Exposition visible jusqu'au 30 janvier 2022.

5 <https://femalefactory.org.au/>



Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **223000**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Decembre 2021**

Journalistes : **Stéphanie**

Piada

Nombre de mots : **102**

Valeur Média : **2530€**

EN BREF

Par **Stéphanie Piada**

**Saint-Ouen-l'Aumône /
 Abbaye de Maubuisson**

Ces «éloignées», ou «reléguées», sont ces femmes condamnées pour des délits mineurs et envoyées au bagne en Guyane, entre 1887 et 1905. Rachel Labastie leur redonne vie et corps en modelant des sexes féminins dans des retables en argile crue, en reproduisant des entraves plus grandes que nature ou en empruntant dans des archives plus récentes des visages qu'elle reproduit sur des porte-bijoux monumentaux aux allures de guillotines.

«**Rachel Labastie – Les éloignées**» jusqu'au 27 février • av. Richard de Tour • 95310 Saint-Ouen-l'Aumône • 01 34 33 85 00 • abbaye-de-maubuisson.fr



Rachel Labastie *Les Éloignées*, 2021



SAINT-OUEN-L'AUMÔNE / BRUXELLES

Rachel Labastie. *Les Éloignées*

Abbaye de Maubuisson / 3 octobre 2021 - 27 février 2022. Bozar / 15 octobre 2021 - 13 février 2022



Intitulée *les Éloignées*, l'exposition de Rachel Labastie (France, 1978) à l'Abbaye de Maubuisson trouve son origine dans un voyage en Tasmanie où le gouvernement britannique, au 19^e siècle, envoya des femmes en détention comme il peupla l'Australie voisine de bagnards. Revenue en France, l'artiste s'est aperçue que notre pays, au même moment, avait expédié en Guyane, comme des marchandises, des femmes ayant commis de petits délits pour qu'elles s'unissent à des bagnards à des fins de peuplement. Lesquelles femmes étaient encadrées par des religieuses appartenant à l'ordre de Cluny. Que ces *Éloignées* reviennent dans cette abbaye royale de Maubuisson qui, à partir du 13^e siècle, abrita une communauté de moniales cisterciennes, n'est pas innocent. Il ne subsiste aucune photographie de ces déportées, qui finirent dans l'anonymat de la fosse commune. Labastie leur donne en quelque sorte une image. La première salle expose des œuvres en argile crue, dont un retable comprenant l'emprunte d'un calice. C'est une argile qui ne sèche point, comme la lance saigne continuellement dans le cycle arthurien (et l'on sait la métaphore sexuelle et féminine qu'y joue le vase sacré du Graal lorsqu'il recueille la sainte hémoglobine). D'ailleurs, un peu plus loin, d'autres tableaux à l'argile boursofflée évoquent des vulves ou des cicatrices. Deux jambes féminines en argile, au corps tronqué, surgissent de la matière. Elles font écho à deux jambes de

marbre que l'artiste avait créées pour un lieu magique près de Bayonne, aujourd'hui disparu, la Petite Escalère. Plus loin, une structure de bois, agrandissement de ces portants qu'on rencontre dans les bijouteries, supporte des camés et des chaînes de porcelaine. Ceux-là sont imprimés de visages féminins anciens que, faute d'images gyanaises, l'artiste s'est procurés auprès des archives nationales. Ce sont des délinquantes parisiennes saisies de manière anthropométrique par l'identité judiciaire. Elles « prêtent » ainsi leurs traits à leurs sœurs d'infortune. Sur une longue estrade de palettes Europe (transport oblige), est disposée une longue chaîne d'entrave en porcelaine blanche rappelant que ces femmes étaient envoyées dans la colonie pénitentiaire au fond de la cale d'un bateau. Je me suis souvenu d'une visite à l'atelier de Robert Longo, à New York, où l'artiste m'avait montré le projet d'une planche de surf reproduisant le dessin d'un bateau négrier. Contre un mur de la même salle, est adossée une curieuse œuvre. Elle consiste en la figure de proue d'un navire, comme remontée du fond de l'océan. Faite de porcelaine, elle a été fabriquée par des compagnons du tour de France, pays qui a exilé ces femmes sous des cieus certes ensoleillés mais infernaux. Cette sculpture est une drôle de chose dans un corpus peuplé d'objets ou de fragments corporels, mais où la figure humaine brille par son absence.

Richard Leydier

Entitled *Les Éloignées* [Women sent Away], the exhibition of the work of Rachel Labastie (b. 1978, France) at Maubuisson Abbey originated in a trip to Tasmania, where in the 19th century the British government sent women to prison, just as it had populated neighbouring Australia with convicts. Back in France, the artist realised that our country had at the same time sent women who had committed petty crimes



to Guyana as merchandise to be married to convicts for purposes of colonisation. These women were supervised by nuns belonging to the Order of Cluny. It is no innocent coincidence that these *Éloignées* return to the royal Maubuisson Abbey, which from the 13th century was home to a community of Cistercian nuns.

No photograph remains of these deportees, who ended up in the anonymity of the mass grave. Labastie gives them a sort of image. The first room displays works in raw clay, including an altarpiece with the imprint of a chalice. It is a clay that does not dry out, just like the spear that bleeds continuously in the Arthurian cycle (and we know the sexual and feminine metaphor played by the Holy Grail when it collects the holy haemoglobin). Moreover, a little further on other paintings in blistered clay evoke vulvas or scars. Two female legs in clay, with truncated body, emerge from the material. They echo two marble legs that the artist had created for a magical place near Bayonne, now no longer existing, the Petite Escalère.

Further on, a wooden structure, an enlargement of the racks you find in jewellery shops, supports cameos and porcelain chains. These are printed with old female faces that, for lack of Guyanese images, the artist obtained from the national archives. They are Parisian delinquents captured anthropometrically by the judicial authorities. They thus "lend" their features to their sisters in misfortune. On a long platform made of European pallets (transport oblige), there is a long chain of white porcelain shackles, reminding us that these women were sent to the penal colony at the bottom of a ship's hold. I remembered a visit to Robert Longo's studio in New York, where the artist had shown me the design for a surfboard reproducing the drawing of a slave ship. Against a wall in the same room a curious work leans. It consists of the figurehead of a ship, as if raised from the bottom of the ocean. Made of porcelain, it was made by friends from all over France, the country that exiled these women to sunny but hellish climes. This sculpture is a strange thing in a body of work populated by objects or body fragments, but where the human figure is conspicuous by its absence.

De haut en bas from top:
Rachel Labastie. *Retable*. 2021.
De la série *from the series*
Les Éloignées. 2021. (Ph. CDVO
Catherine Brossais)



RACHEL LABASTIE - Les Éloignées

D'une abbaye du passé à une autre du présent, Rachel Labastie évoque avec l'exposition *Les Éloignées* le sort de femmes dans l'exil et l'instrumentalisation des corps. A l'Abbaye de Maubuisson, le parcours tout en sobriété met en scène un ensemble de récits entre violence et fragilité.



Rachel Labastie Série Les éloignées, porcelaine émaillée, 2021, CDVO Catherine Brossais

C'est après une résidence en Tasmanie que Rachel Labastie apprend que l'État français, à l'instar des Anglais, a lui aussi envoyé dans les colonies, notamment en Guyane, des femmes, condamnées pour des petits délits, dans le but de servir de ventres à peupler ces territoires conquis.

L'artiste, dont le travail évoque pour beaucoup les liens qui nous unissent, avec toute l'ambivalence que cela peut représenter, attachement et emprise, enchaînement et conditionnement, ne pouvait que s'intéresser à cette histoire de femmes reléguées dans une contrée lointaine, forcées à enfanter et dont même les noms ont disparu. Lorsque durant ses recherches elle apprend que les femmes étaient gardées par des religieuses de l'ordre de Saint Joseph de Cluny, le projet de l'exposition trouve à l'Abbaye de Maubuisson une résonance particulière.

Au fil du parcours, l'artiste essaime des œuvres dans des matières et des formes au ressort symbolique troublant. L'argile crue, de sa propre fabrication, ayant la particularité de ne pas sécher, est comme une pâte qu'on malaxe, qu'on griffe, qu'on serre, rappelant dans la série des *Tableaux coïsses* une chair proche de « l'origine du monde » ou de la blessure.

De même, la porcelaine joue sur l'ambiguïté. Précieuse et douce lorsqu'elle est utilisée pour les grands médaillons sur lesquels apparaissent des visages de femmes, faisant penser aux portraits anthropométriques, mais froide et dure, lorsqu'elle modèle des maillons de chaînes, des crochets, des entraves, tous faits à la main par l'artiste. Presque cynique est la signalétique moderne des caisses de transport si l'on songe aux conditions de voyage de ces femmes, comment elles ont été (mal)traitées. Quant aux structures en bois où sont suspendus les médaillons, ils peuvent se voir aussi bien comme des portants de bijoux que comme une potence.

Cette double lecture des œuvres, ainsi que la présence des objets de la religion : retable, calice, mains en prière, cœur, renforce la dimension dramatique de l'ensemble. Aussi, quand surgit au milieu de la salle des religieuses la *Femme proue*, œuvre réalisée en collaboration avec des artisans, dans l'excellence du savoir-faire, on ne sait pas si dans sa pose penchée, les mains liées, la tête baissée, la femme est prête à chuter, telle une condamnée, ou si au contraire, priante, vaillante, elle se redresse, dans un élan de délivrance, un appel à la résistance.

Marie Gayet



Rachel Labastie Femme proue, porcelaine, bois, 2021, CDVO Catherine Brossais

Les Éloignées, Rachel Labastie

Jusqu'au 27 février 2022

Abbaye de Maubuisson,

Avenue Richard de Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95).

— Saint-Ouen-l'Aumône (95)

LES ÉLOIGNÉES, SI LOIN, SI PROCHES DE LABASTIE

Abbaye de Maubuisson
Jusqu'au 27 février 2022

À l'abbaye de Maubuisson, ancienne abbaye cistercienne du XIII^e siècle devenue centre d'art contemporain, la sculptrice Rachel Labastie propose une exposition monographique *in situ* qui croise la mémoire du lieu (l'une des toutes premières abbayes de femmes) avec son histoire personnelle. Ayant vécu une majeure partie de son enfance dans une secte dite apocalyptique, expérience pour le moins traumatisante, Rachel Labastie crée une œuvre singulière axée sur le thème de l'enfermement, dont le médium principal est la sculpture au feu. Dans cet écrin architectural protecteur qu'est l'abbaye, l'artiste croise le destin de 519 « reléguées de Guyane », ce sont elles *Les Éloignées*, à savoir des bagnardes françaises déportées par le gouvernement en Guyane entre 1887 et 1905 pour repeupler cette colonie, avec celui d'une communauté de religieuses, les sœurs de l'abbaye de Saint-Joseph de Cluny, contraintes de se transformer en gardiennes de prison pour les surveiller. Au sein du site religieux, Labastie offre au regard un corpus réduit d'objets sculptés et de symboles (bottes, chaînes, médaillons...) jouant sur l'ambiguïté des formes, à la fois séduisantes et dérangementes. À l'image de cette superbe *Entrave de cou* réalisée en porcelaine modelée, qui, de loin, fonctionne, via ses pics blancs centrifuges, tel un soleil irradiant, alors qu'en s'approchant, on s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'un collier passé aux prisonniers pour qu'ils se prennent dans la végétation en cas d'évasion. Une exposition profondément humaine. — **VINCENT DELAURY**

⊕ « **Les Éloignées, Rachel Labastie** », abbaye de Maubuisson, avenue Richard-de-Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95), www.valdoise.fr/agenda/10625/369--les-eloignees-de-rachel-labastie.htm



Rachel Labastie, *Entrave collective*, porcelaine modelée, 110 X 80 cm, 2012. © CDVO Catherine Brossais.

[Twitter](#)[Facebook](#)[RSS](#)[Connexion](#)

Rechercher

[Accueil](#)[Événements](#)[Artistes](#)[Lieux](#)[Magazine](#)[Vidéos](#)[English](#)[Français](#)[Articles](#)[Suivant](#)

Rachel Labastie, *Entrave collective, vue de l'exposition Les Éloignées, abbaye de Maubuisson, 2021*
© CDVO Catherine Brossais

RACHEL LABASTIE — ABBAYE DE MAUBUISSON

Reportage Le 25 janvier 2022 — Par Pauline Lisowski

Invitée pour une carte blanche à l'Abbaye de Maubuisson, Rachel Labastie fait ressurgir l'histoire des reléguées de Guyane, des femmes condamnées pour acte de délinquance et envoyées dans ce territoire. L'artiste emploie le terme *Les éloignées* pour évoquer deux communautés de femmes, ces prisonnières et les religieuses qui furent également enfermées. Pour cette exposition, elle a mené une enquête en prenant le temps de faire des recherches historiques et de contacter des personnes pouvant lui apporter des éléments pour l'éclairer sur ce fait historique.

« Rachel Labastie — *Les Éloignées* », Abbaye de Maubuisson du 3 octobre 2021 au 27 février 2022.
[En savoir plus](#)

Ses œuvres majoritairement en céramique et en terre crue ponctuent ce lieu, véritable écrin pour les artistes. « La matière porte du sens » précise Rachel Labastie. Elle façonne elle-même son argile et s'attache à varier les températures de cuisson de sa terre afin de lui donner différents aspects. Au travers de la pratique du modelage, l'ensemble de ses gestes se révèle dans la matière. Ses œuvres provoquent un sentiment paradoxal : leur modelage attire notre attention, or, le récit

Utilisez les flèches gauche et droite de votre clavier pour passer d'une page à l'autre

[Derniers articles](#)[Tout voir](#)

Topographies de la lumière — Espace Topographie de l'art, Paris
Vendredi 14 janvier



Aterrir — La terre au centre — La Ferme du Buisson, Noisiel
Jeudi 16 décembre



En images — Les gens d'Uterpen, MABA de Nogent-sur-Mame
Mardi 7 décembre



Karim Kal, Nengi Omuku — La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec
Mercredi 1 décembre

[Dernières critiques](#)[Tout voir](#)

Joseph Beuys — Musée d'Art Moderne de Paris

Musée d'Art Moderne de la ville de Paris

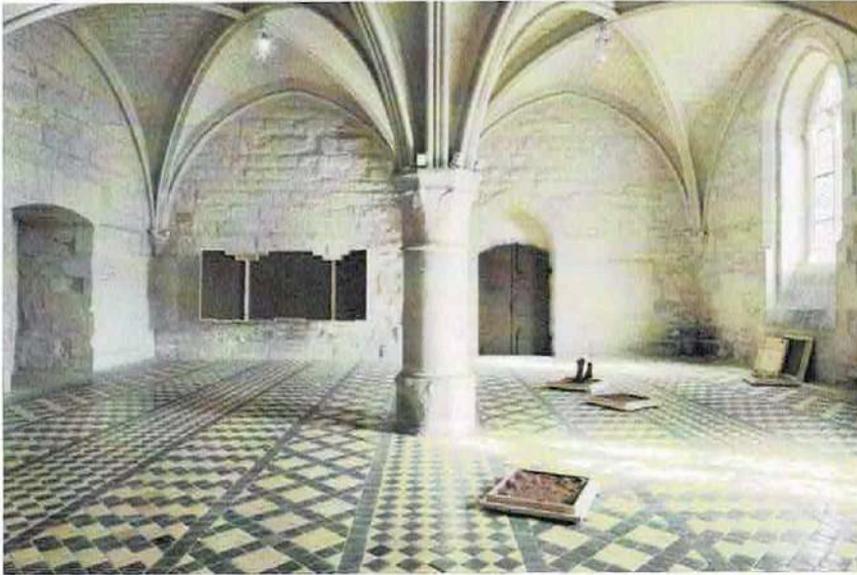
Karel Appel — Galerie Lelong & Co.
Galerie Lelong & Co

[Dernières vidéos](#)[Tout voir](#)

Philippe Cognée, *Came dei fiori* — Galerie Templon Grenier St Lazare

Zineb Sedira — *Jeu de Paume*, Paris

démarche de l'artiste.



Rachel Labastie, Vue de l'exposition Les Eloignées, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Dans le parloir, ses travaux évoquent des premiers signes de la religion et le déplacement de ces femmes, qui furent ensuite surveillées. Un ensemble de tableaux caisses peut nous faire penser à leurs mouvements, à leur tentative de s'échapper tout en étant prise dans l'argile crue encore fraîche. Une longue entrave de cou réalisée en porcelaine, d'apparence à la fois délicate mais aussi évoquant toutes sortes de blessures possibles, suscite un certain trouble. Le calice est présent dans un grand retable constitué d'argile dont l'humidité est préservée. Cette forme se retrouve également dans un ensemble de dessins en argile crue ornés d'or, telles des icônes. Dans une alcôve, une sculpture en paraffine de deux mains évoque un geste de prière... Ces mains sont celles de l'artiste qui prend soin de faire apparaître le corps, par fragment. En ce sens, elle privilégie une lecture ouverte de son travail et tout un chacun peut y projeter un récit et diverses images.

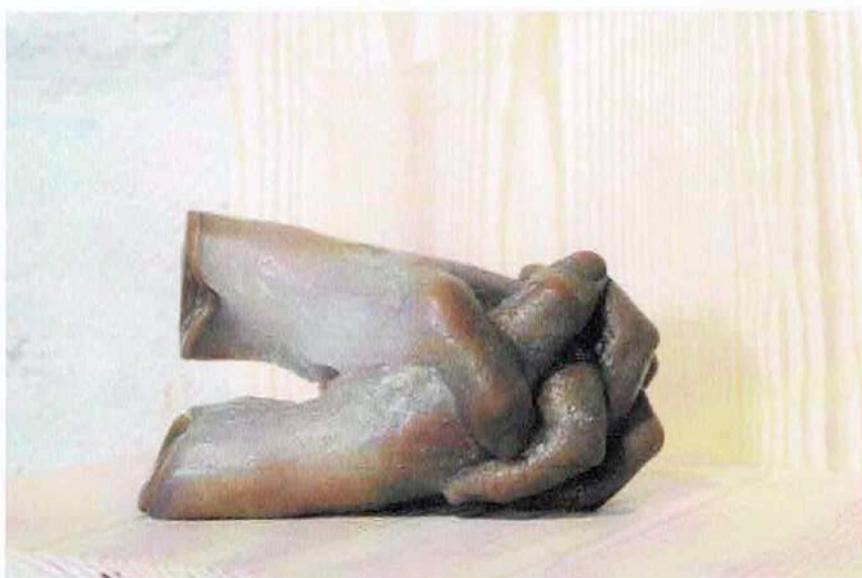
Dans la salle du passage au champs, Rachel Labastie donne des visages à ces femmes qui furent transportées loin de chez elles et dont leur statut fut évincé (aucune image n'existait jusqu'alors). Réalisées à partir de photographies judiciaires, des sculptures de camées, procurent des identités possibles à celles qui furent écartées de la vie civile. Suspendus sur un présentoir en bois, ses portraits maintenus par des chaînes suggèrent des bijoux ou rappellent des chaînes de prisonnières. À proximité, des dessins de maisons, travaillés au jus de terre sur papier font écho à l'habitat que ces femmes ont laissé derrière elles. La terre porte en elle les souvenirs de leurs territoires.



Rachel Labastie, *Le Cœur du corps*, vue de l'exposition *Les Éloignées*, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Dans la salle des religieuses, l'artiste continue de dévoiler ces « éloignées ». Un personnage féminin apparaît à travers une proue de bateau, créée en collaboration avec le CRAFT de Limoges et avec les Compagnons du Devoir. Les premiers ont façonné la figure en porcelaine tandis que la création du pied en bois fut confiée aux seconds. Cette œuvre rend hommage au savoir-faire français et rappelle la traversée de ces femmes. Au sol, sur des palettes en bois, une entrave collective en porcelaine, matière qui évoque la fragilité, rappelle les liens qui unissaient ces femmes, éloignées de la vie en société. On songe à leur déplacement, à une tentative de rapprochement ou d'éloignement. Aux murs, des tableaux caïsses nous font penser aussi bien à l'organe féminin qu'aux transformations que subit leur corps. Face à cette terre crue qui dessine des plis, des sensations ambiguës peuvent naître en chacun de nous.

Les visages de ces éloignées jalonnent les autres salles de l'abbaye, comme si leur présence surgissait au fur et à mesure des gestes de l'artiste. Dans les latrines, l'éclairage est accentué sur l'eau, tel un écho au voyage vers la Guyane. Notre regard peut ensuite s'arrêter sur un cœur noir gravé, qui rappelle la vie de toutes ces femmes que l'artiste a pris soin de révéler.



Rachel Labastie, *Mains*, vue de l'exposition *Les Éloignées*, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Remarquons que l'exposition est ouverte sur le parc de l'abbaye. Les œuvres se découvrent comme des indices, des témoignages de présences féminines. Leurs matières travaillées par les mains de l'artiste captent la lumière qui varie tout au long de la journée. Des sensations tactiles surgissent alors en nous.

Rachel Labastie aborde l'idée d'enfermement, de contraintes et de déchirement avec beaucoup de finesse et de délicatesse. Elle prend soin d'affiner sa connaissance de la terre comme matériau exprimant le temps qui passe. Différentes histoires de femmes reviennent progressivement à la surface dans cette abbaye, l'une des premières qui fut occupée par une communauté de religieuses. Son exposition peut ainsi nous toucher profondément tant son sujet est sensible et invite à relire un pendant de l'histoire.

Tweet

Lettre hebdomadaire

Agenda, derniers jours : recevez le meilleur de l'actualité dans votre boîte aux lettres.

Abonnez-vous

Réseaux sociaux

Rejoignez la communauté Slash sur les réseaux sociaux.

Facebook Twitter

Flux RSS

En attendant que la page présentant tous nos flux soit prête, découvrez notre flux RSS général.

Flux RSS général

Lieux d'art, prenez part à l'aventure Slash et bénéficiez d'une plateforme de communication unique.

En savoir plus

Les événements en cours

Les expositions qui se terminent

Les vernissages à venir

L'agenda

Les artistes

Les lieux

À propos de Slash

Nous contacter

LES GRENADES

In Rachel Labastie We Trust, l'art et les histoires pour se construire



22 janv. 2022 à 13:18 · 6 min

Par Jehanne Bergé pour Les Grenades

Les Grenades

Societe

PARTAGER



Dans la série In... We Trust (en français : "Nous croyons en"), Les Grenades vont à la rencontre de femmes arrivées là où personne ne les attendait. Aujourd'hui, nous retrouvons Rachel Labastie, une artiste et sculptrice qui questionne le monde à travers la matière.



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix



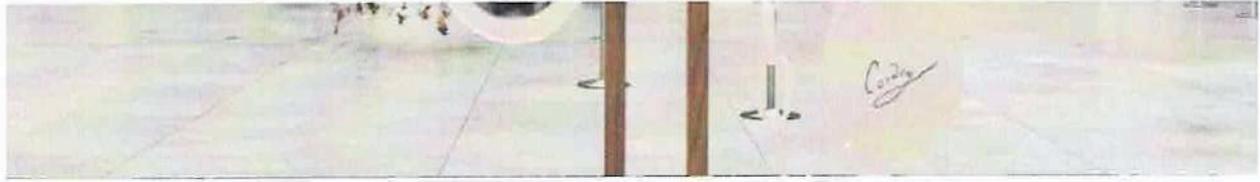
Menu

Publicité

C'est aux Musées Royaux des Beaux-Arts que le rendez-vous est donné. *"J'ai été invitée par la commissaire d'exposition Sophie Hasaerts à exposer mes œuvres. Je suis seulement la deuxième femme de l'Histoire du musée à y avoir une exposition-solo"*, introduit l'artiste.

Dans l'entrée du musée, au rez-de-chaussée, sa sculpture *Charlotte*, à la mémoire de Charlotte Corday accueille les visiteurs et visiteuses. Des entraves de porcelaine sont montées sur un socle en chaîne qui évoque à la fois un porte-bijoux et un échafaud. *"Le musée m'a demandé de réaliser une œuvre qui entre en dialogue avec une des pièces de la collection. J'ai choisi le tableau de David, La mort de Marat. Je voulais profiter de cette tribune pour parler du rôle politique des femmes pendant la Révolution française."*





Charlotte, Musées Royaux des Beaux-Arts © Tous droits réservés

"Ça donne de la force de connaître les femmes qui nous ont précédées"

À travers son travail, Rachel Labastie interroge notre rapport à l'histoire, aux récits.

"J'essaye de retrouver l'histoire de nos prédécesseuses, mais celle-ci est compliquée à lire parce qu'elle a été écrite par des hommes. Heureusement, des historiennes ont effectué un travail de relecture du passé, et ce, en mettant en avant des figures de femmes. L'histoire que l'on raconte est fondamentale pour qu'on se construise en tant qu'individu. Ça donne de la force de connaître celles qui nous ont précédées."

Aussi, la domestication des femmes est au cœur de ses réflexions. L'artiste conseille par ailleurs [*l'ouvrage Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulation primitive*](#), écrit par Silvia Federici.

[▶▶▶ Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité d'un point de vue féministe](#)

En nous dirigeant vers la salle de son exposition solo, elle nous parle d'un autre de ses projets à découvrir en ce moment à l'Abbaye de Maubuisson, près de Paris. Cette

19e siècle. *"Je revisite l'histoire. Les traces de ces femmes ont disparu. J'ai fait un travail autour du camée à partir de portraits anthropométriques, ainsi, des femmes de la même époque prêtent leurs traits à celles qu'on appelait les reléguées."*

Quand on lui demande d'où lui vient cet engagement, elle répond avec simplicité : *"Quand on est femme et qu'on essaye d'avancer, on se confronte à plein de choses et l'engagement vient à nous."*

L'art pour soigner

Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, [son travail](#) est proposé en miroir à celui d'Aimé Mpane, artiste belgo-congolais. Leurs œuvres permettent de nourrir l'esprit, de soigner, d'où le titre du projet : *Remedies*. Sur deux étages, la scénographie invite à la réflexion, mais aussi à prendre une profonde inspiration.

C'est très compliqué de gagner la confiance. Il y a une tendance à minimiser notre travail...

L'art de Rachel Labastie s'exprime dans une large diversité de matériaux : le marbre, le bois, l'osier, terre, l'argile, la porcelaine et le grès. Face à nous, à l'entrée du patio, deux grandes ailes modelées en grès. *"C'est une sculpture que j'ai réalisée en 2008. Dans mon travail, j'interroge la dualité de la condition humaine. Les ailes évoquent la transcendance et leur matérialité les place dans un rapport au poids."*



Accueil



Vidéo



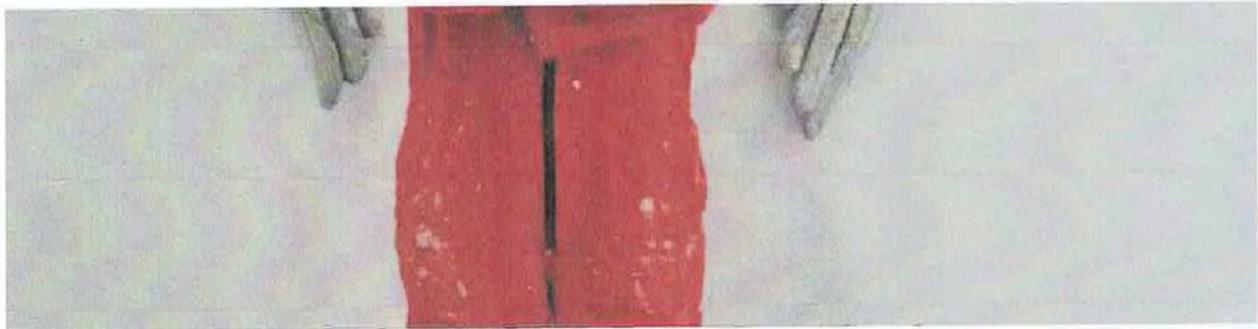
Audio



Mon choix

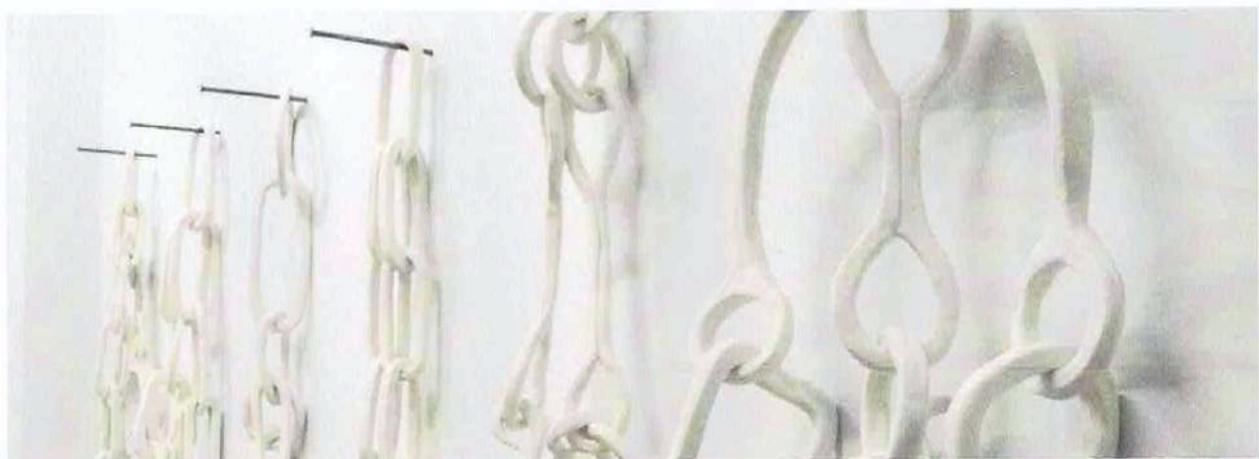


Menu



Rachel Labastie, portrait aux ailes. Nicolas Delprat

Sur le mur suivant, une série de chaînes de porcelaine, *Les Entraves*. "J'ai fait de nombreuses recherches autour des entraves d'esclaves. Je voulais mettre en tension la barbarie de l'outil de contrainte du corps et la porcelaine qui est connotée 'civilisée'. C'est intéressant de rappeler cette dualité. On peut faire le lien aux femmes, au conditionnement social, à la domestication... Cette œuvre parle aussi de nos prisons intérieures..."

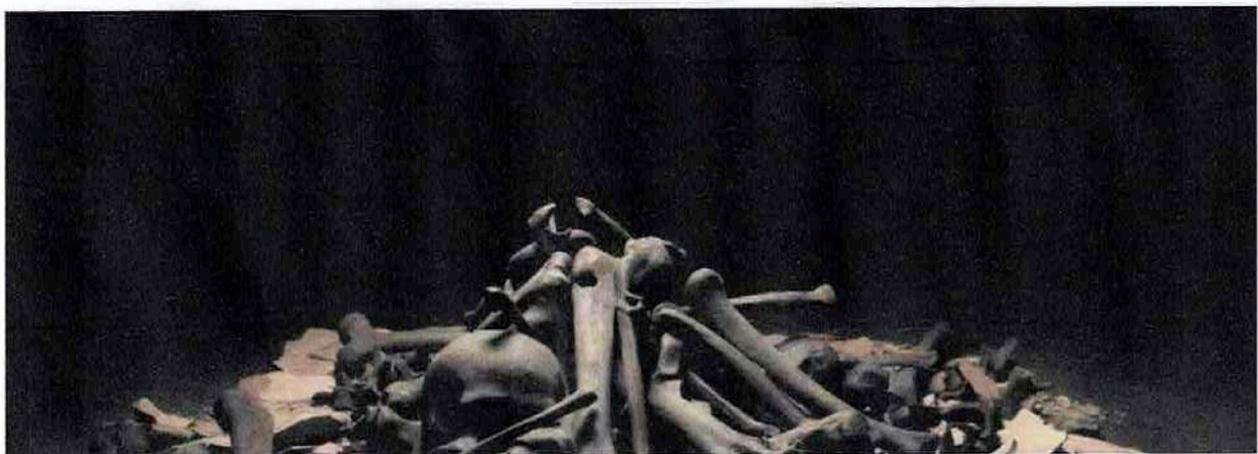


Entraves. Nicolas Delprat

Autour du feu

L'artiste se dit fascinée par le travail de la cuisson. *"Je suis intéressée par les textures que je peux obtenir en jouant avec les températures."* Le feu tient par ailleurs une grande place dans sa vie, avec toute la symbolique qu'il comporte.

C'est devant son œuvre *Le Foyer* faite d'os modelés en grès qu'elle nous raconte son lien particulier au premier élément... *"Le foyer, c'est la famille, mais c'est aussi le cercle du feu. Chez les nomades, c'est autour du foyer qu'ils se réchauffaient, mangeaient et se racontaient les histoires. Ma grand-mère a été très importante dans ma vie. Elle était d'origine yéniche, ce sont les gitans du nord de l'Europe. Ils étaient vanniers ambulants avant de devenir photographes ambulants. Quand j'étais enfant, elle m'a dit 'le jour où les gitans ont perdu le feu, ils ont perdu leur âme'. En grandissant, j'ai compris que le feu était le lieu de rassemblement et de la transmission des histoires, et le perdre, c'était perdre la transmission orale..."*



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix



Menu

Le Foyer Nicolas Delprat

Sur un autre mur, nous découvrons une série de bâtons, symboles de nomadisme. Cette œuvre porte aussi en elle des récits, des mémoires. En 2017, Rachel Labastie se rend dans un village espagnol abandonné en Navarre, et y récolte, à la manière d'une archéologue, des morceaux de céramique. *"J'ai retrouvé une multitude de petits éléments. J'ai modelé les grands bâtons en argile et j'ai incorporé tous les morceaux de céramique. Ensuite, on a imaginé une cérémonie vernaculaire pour la cuisson... C'était un vendredi soir de pleine lune. J'ai creusé un trou de trois mètres que j'ai tapissé de tuiles. J'y ai mis mes sculptures recouvertes de bois et j'ai lancé le feu."*

Aujourd'hui, quand elle raconte cette expérience, les frissons lui parcourent encore le corps. *"Par hasard, j'ai appris que la place où j'avais décidé d'installer le foyer était l'endroit exact où vivait autre fois une céramiste qui fut bannie du village."*

Le foyer, c'est la famille, mais c'est aussi le cercle du feu. Chez les nomades, c'est autour du foyer qu'ils se réchauffaient, mangeaient et se racontaient les histoires

Dans son travail, la sculptrice interroge notre rapport au corps, et ce, notamment à travers ses œuvres autour de la vulve. *"Il y a toujours la trace du corps dans mon travail, toujours ce rapport à la transformation."*



Accueil



Vidéo



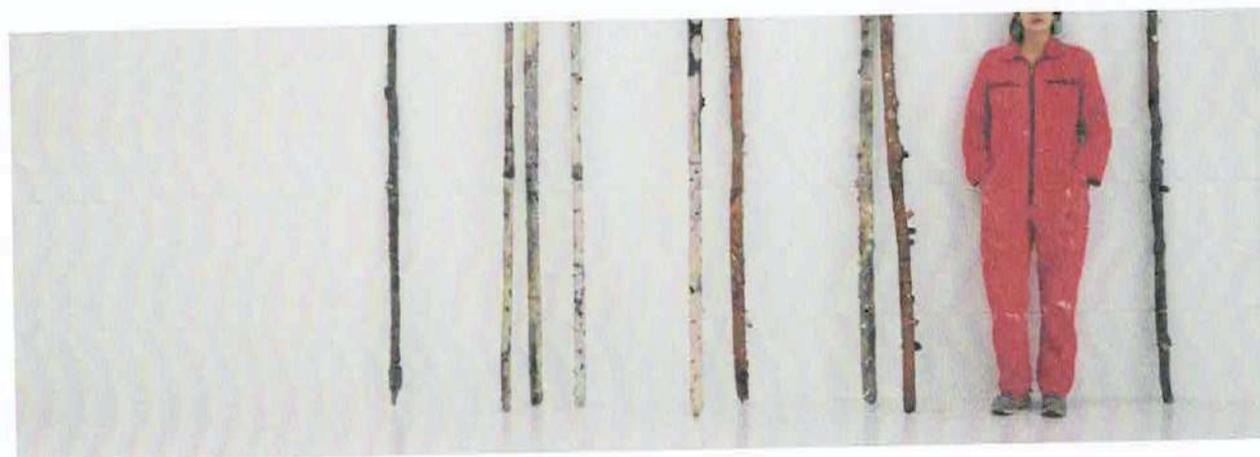
Audio



Mon choix



Menu



Portrait aux bâtons, 2019 Nicolas Delprat

Créer, une nécessité

Parmi les pièces des Musées Royaux des Beaux-Arts, les œuvres de femmes se comptent sur les doigts de la main. De plus en plus de voix s'élèvent néanmoins pour une meilleure visibilité du travail des femmes artistes. Les lignes sont en train de bouger, mais les stéréotypes demeurent. *"C'est très compliqué de gagner la confiance. Il y a une tendance à minimiser notre travail... C'est difficile d'avoir accès à la tribune"*, confie notre interlocutrice.

Nous continuons notre conversation autour d'un café, à quelques pas du musée. Rachel Labastie revient pour nous sur son parcours. C'est dans le Sud-Ouest de la France qu'elle grandit au sein d'une famille franco-espagnole ; ses parents travaillent alors dans le bâtiment. *"Je me sentais bien quand je créais des choses, quand je dessinais. C'était mon espace de liberté."*

►►► [Pour recevoir les informations des Grenades via notre newsletter, n'hésitez pas](#)



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix



Menu

Au lycée, elle suit des cours de peinture. *"Des étudiants de philosophie sont venus. Mon travail les a touchés et ils m'ont proposé d'exposer mes œuvres."* Ces étudiant·es, ainsi que le corps professoral la poussent à continuer dans cette direction. *"Moi je ne m'étais jamais imaginé ça, parce que je ne viens pas d'un milieu social où on se dit que c'est possible de vivre de l'art."*

Elle se lance dans des études de sculpture aux Beaux-Arts de Lyon. *"C'était très macho comme enseignement. Je n'avais quasi que des profs hommes. J'étais mise à part, mais j'ai fait tout mon cursus et j'ai continué. C'est en autodidacte que j'ai appris la céramique en rencontrant, en discutant et en faisant"*.

Si aujourd'hui, l'artiste est connue et reconnue, les débuts n'ont pas toujours été simples. Il a fallu persévérer. *"Pour moi, créer était et est toujours une nécessité. Pour garder l'équilibre, j'ai besoin d'être habitée par mes projets, de penser à mes matières."*

Son arrivée en Belgique, elle remonte à il y a 11 ans. *"J'adore Bruxelles. C'est une ville-port, il y a des gens de partout."* Depuis, dans son atelier installé à Anderlecht, elle frappe, cogne, malaxe, transforme, crée... et le résultat de son langage parle au cœur.

Croyez-nous, cette passeuse d'histoires n'a pas fini de faire résonner les récits !

Pour découvrir [son travail](#), rendez-vous à l'expo *Remedies* à découvrir jusqu'au 13 février 2022 aux Musées Royaux des Beaux-Arts. À lire, également le double catalogue des expositions *Remedies* et *Les Eloignées* qui dénoncent l'aliénation mentale et physique en œuvre dans la société.



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix

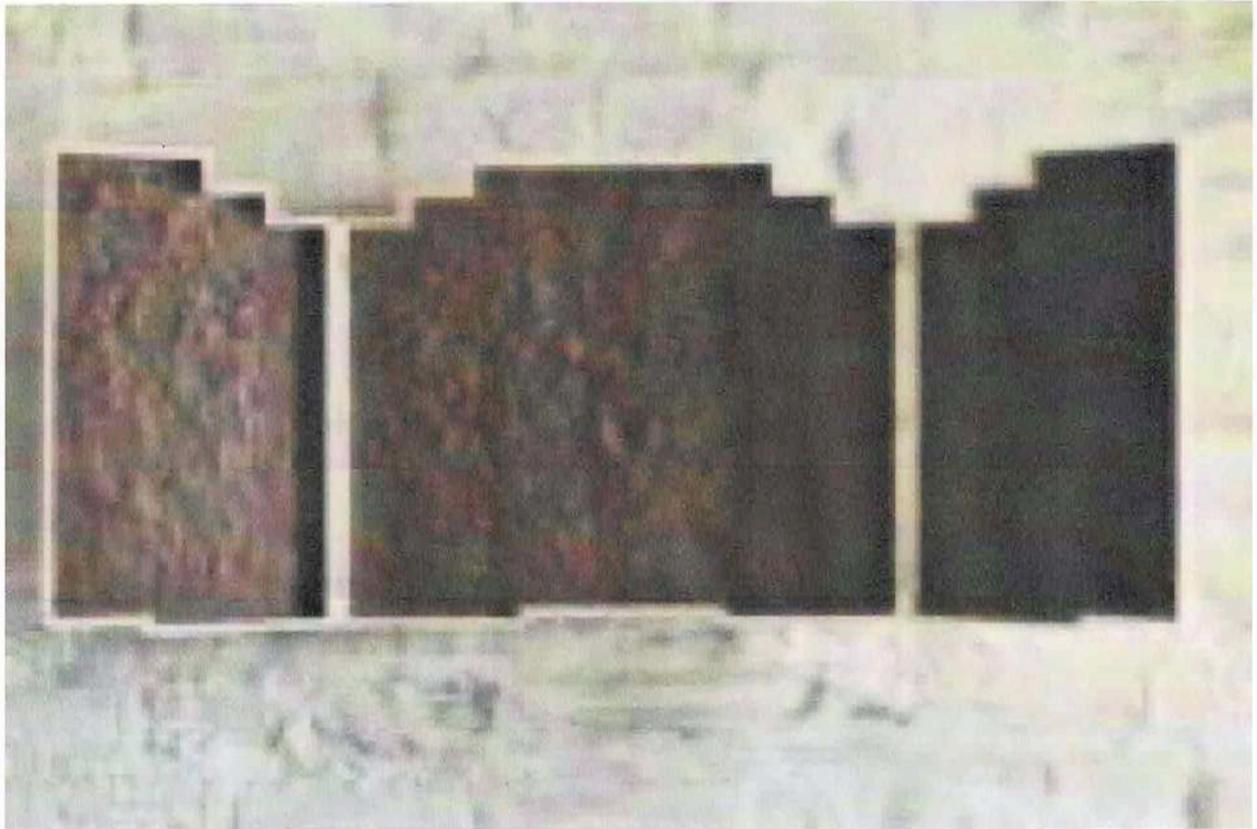


Menu

Rachel Labastie ou la mémoire à tire-d'aile

artshebdomedias.com/article/rachel-labastie-ou-la-memoire-a-tire-daile/

21 février 2022



Deux lieux de renom, L'Abbaye de Maubuisson, avec *Les Eloignées*, ainsi que les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles, avec *Remedies*, ont donné conjointement à Rachel Labastie une belle visibilité et sa place dans l'histoire de l'art. L'artiste revient sur les thématiques qui la préoccupe depuis le début de sa carrière avec des œuvres variées, en lien avec les espaces chargés d'histoire qui les accueille.

Dans sa dernière série, Rachel Labastie s'emploie à réhabiliter des anonymes de l'histoire pour leur rendre une respectabilité. A celles que les méandres de l'oubli ont englouti, elle s'attache à redonner une forme, à défaut d'une identité. C'est par l'aspect de camées qu'elle va restituer une place à des femmes éloignées de la société. Ancien joyau bourgeois constitué d'une pierre fine ciselée présentant une figure en relief, qui évoque également les médailles, cet attribut rappelle la préciosité des bijoux et leur traditionnelle association à la nature féminine. Ces formes évoquent également les

médallions miniatures, portés en sautoir ou posés sur un chevet pour immortaliser les traits de l'être aimé. Cependant l'artiste les réalise dans une échelle plus importante et qui, de ce fait, revient à les mettre sur le même rang que des portraits de profil qui reprennent la posture académique où le modèle de noblesse et de gravitas, pose dans une attitude sereine et satisfaite gravé ou peint pour l'éternité et souvent réalisé au cours de la Renaissance à l'occasion d'une demande en mariage. La convention du portrait classique s'en trouve bousculée dès lors que l'on apprend que les visages reproduits dans cet ensemble proviennent d'archives policières. Les jeunes femmes qui figurent dans les mandorles précieuses réalisées en porcelaine blanches sont en réalité des repris-es de justice jetées dans les prisons de la fin du XIX^e siècle et début XX^e pour des faits souvent bien peu répréhensibles. Ces figures sont utilisées en substitution d'autres visages de femmes qui, elles, ont bel et bien disparu, dans l'anonymat le plus complet puisque envoyées en Guyane pour s'unir de force avec des bagnards. Qui va aimer ses femmes ? Qui prendra soin d'elles ? Qui les gardera en mémoire ? Par son choix du sujet et la forme qu'elle lui donne Rachel Labastie les sort des oubliettes, elles qui étaient en disgrâce dans la société se voient réhabilitées et sauvées.

Dans *Le cœur du corps*, une boîte de bois constituée d'une caisse de transport, l'artiste emplit l'espace d'argile crue qui ne sèche pas et dans un geste précis marque en son centre une trace en forme d'entaille à mains nues qui évoque autant une vulve qu'une cicatrice. Dans le même esprit elle réalise un *Retable* en associant trois caisses dont la forme rappelle vraiment les triptyques de devant d'autel avec des volets qui se referment. L'artiste place un calice dans la partie centrale qui rappelle le motif codifié des transporteurs peint sur les caisses en bois et qui indique la fragilité du contenu, mais aussi symbolise la transmutation qui opère dans le vase sacré au cours de l'eucharistie, et évoque l'ensemble des feuilles qui protège le pistil l'organe femelle des plantes à fleurs et donc la fleur en développement.

Plus loin, des haches sont plantées dans le mur pour convoquer de façon allusive une certaine forme de violence dont elles ne peuvent être porteuses étant elles-mêmes terriblement fragiles puisque réalisées en céramique dont la forme s'est courbée à la cuisson.

Dans l'ensemble de son corpus d'œuvres se dégagent deux formes récurrentes : le cercle et la ligne droite. *La Roue d'osier* qui tourne sur elle-même, le *Foyer*, l'*Entrave de cou*, les *Entraves* (poignets ou chevilles), et dans une autre mesure, *Ailes* comme les camées des *Eloignées*, toutes ces pièces témoignent de l'importance de la ligne arrondie. Et ce n'est pas par hasard si le cercle, symbole le plus répandu dans la nature, chargé d'une signification universelle, une des premières formes tracées par les humains, sans commencement ni fin, évocateur des cycles du monde naturel, symbole d'éternité, de perfection et d'infini, prend une place prépondérante dans le travail de Rachel Labastie. Comme pour contrebalancer l'importance de la courbe, la ligne droite reste dominante dans l'ensemble des autres pièces de l'artiste. Cette ligne, à l'oblique ou à la verticale symbolise le mouvement et le dynamisme. Son sens de lecture revêt une importance capitale puisqu'elle se positionne en synonyme de progression et d'ascension, elle tire vers le haut et élève l'esprit. Cette forme apparaît dans les supports des *Eloignées*, comme des porte-bijoux, dans les *Bâtons*, dans les tableaux caisses, dans les *Entraves* lorsqu'elles sont présentées fixées au mur, dans *Des Forces* où les mains jointes en

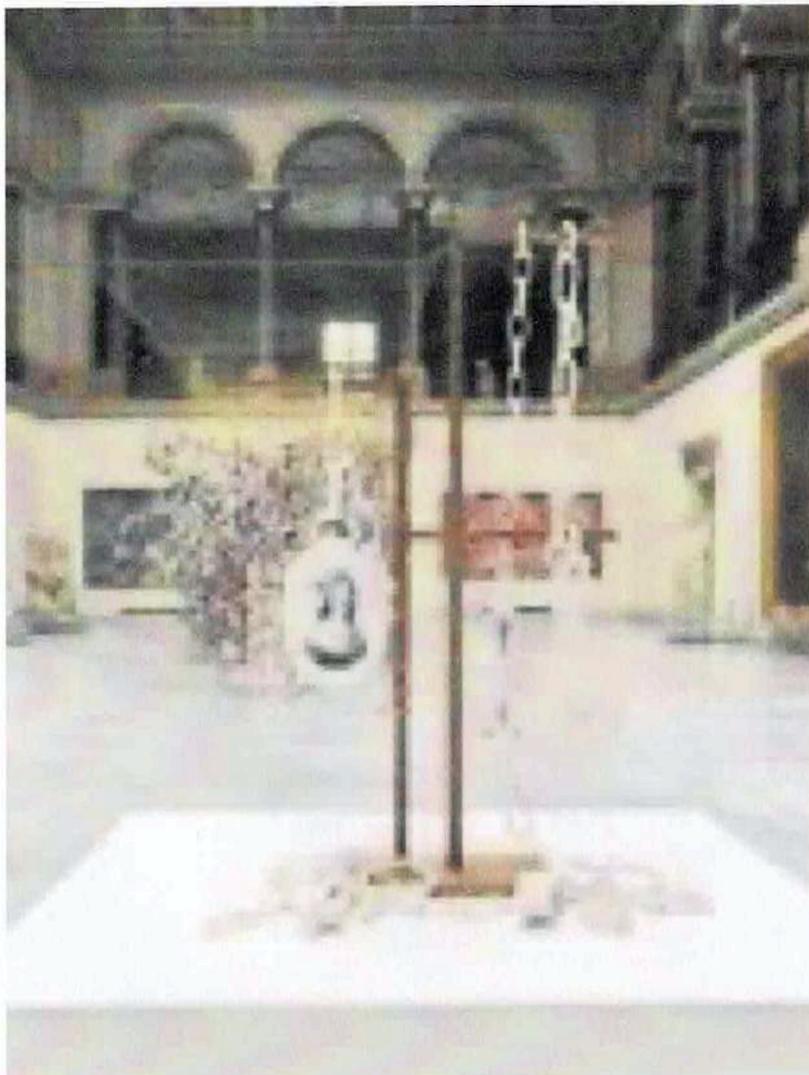
marbre de Carrare sont mises en tension à l'aide de sangles de plastique bleu. En leur donnant forme, la sculptrice a besoin d'éprouver la résistance et la nature de chaque matériau. Elle utilise le marbre, le verre, le bois, l'osier, la terre crue et cuite, l'argile sèche ou humide, le grès, la céramique, la porcelaine par un travail artisanal et ancestral qui l'intéresse tout particulièrement. Pour elle, chaque matière porte un sens, une émotion qui va permettre de transmettre au plus juste la sensation qu'elle souhaite nous laisser percevoir. Nous l'avons compris, Rachel Labastie parle de matériau, de matière, de transformation, de poids, d'espace, et aborde ainsi les questions fondamentales de la sculpture et la dualité incarnée dans la matière en transformation. Elle aime le rapport au temps et à l'expérience qu'induit la céramique, la terre crue ou cuite. De cette de la lutte incessante et immémoriale de l'homme avec la matière, elle produit des objets qui interrogent sur la condition humaine,

l'identité et les notions d'aliénation. Temps, entrave, enfermement, vanité, mais aussi liberté, transmission, héritage, partage, force du lien, importance du feu, du foyer au sens de la maison, de la famille sont les thématiques qui reviennent dans l'ensemble de son œuvre et dans le fil de ses réflexions. Les deux expositions dialoguent l'une avec l'autre et sont réunies dans un superbe livre qui assure la continuité du regard que l'artiste porte aux objets et au monde en accentuant cette réflexion nouvelle sur la présence/absence du corps de ces femmes écartées du monde. A Bruxelles, la direction du musée a également invité l'artiste à choisir une œuvre de la collection et réaliser une pièce en rapport. Rachel Labastie s'est concentrée sur le célèbre *Marat assassiné* peint par David et a présenté son pendant intitulé *Charlotte* sur le même principe que les *Eloignées*. Elle s'est basée sur le procès qui a été fait à Charlotte Corday où l'accusée avait toutes les peines du monde à faire admettre que son crime était d'ordre politique. Il était en effet impensable en cette fin du XIX^e siècle que la femme soit dotée d'une pensée politique alors qu'elle était perçue simplement capable d'acte de pure folie ou conduite par la jalousie. Ainsi cette œuvre pose en postulat cette affirmation : « *La femme a le droit de*



Portrait aux ailes de Rachel Labastie. ©Rachel Labastie, photo Nicolas Delprat, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune », de l'article 10, de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, écrite par Olympe de Gouges en 1791.



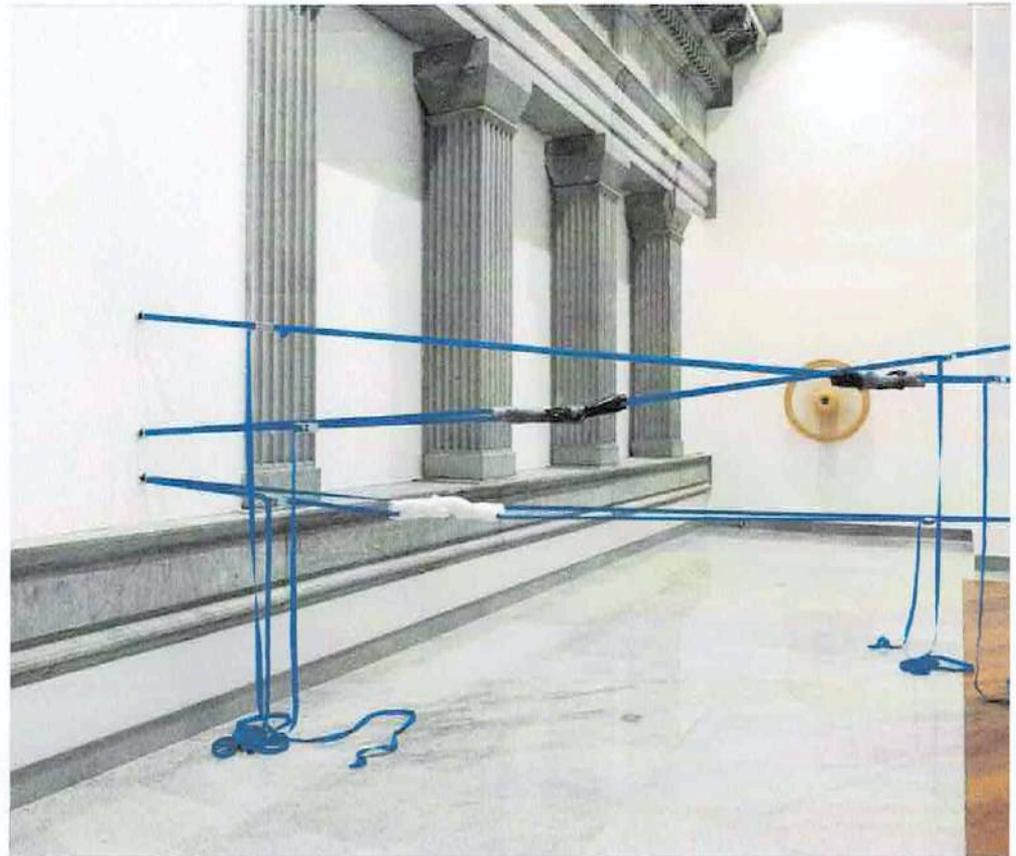
Charlotte, Rachel Labastie, 2021. ©Rachel Labastie, photo Kristien Daem, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

Contact> *Les Eloignées*, jusqu'au 27 février, Abbaye de Maubuisson, Saint Ouen l'Aumône. Livre : *Rachel Labastie, Les éloignées, Remedies, Lienart éditions, 2022*

Image d'ouverture> *Retable*, Rachel Labastie, 2021. ©CDVO Catherine Brossais, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

Rachel Labastie, Remedies

Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique



Rachel Labastie, Remedies

J'ai découvert l'artiste, Rachel Labastie, lors d'une très impressionnante exposition sur le littoral de Biarritz, à Anglet, en 2016 (1), sous la direction de Paul Ardenne. La barque rougeoyante qu'elle avait façonnée, qui gisait sur la lande immense, non loin de la mer, reste présente dans notre mémoire. Profondément liée aux éléments naturels : terre cuite, grès, céramique, le bois, la porcelaine modelée, elle prend à bras le corps toute une panoplie d'éléments pour construire son univers, ses fictions et sa perception du monde à travers un regard critique et ludique, d'une certaine manière. Chaque exposition, conçue ces dernières années, est une occasion pour nous de découvrir ses diverses préoccupations stylistiques et conceptuelles. Ses objets sculptés, ses céramiques, ses bois, ainsi que son installation intitulée "Des Forces" : des bras de marbre tendus, qui délimitent un espace du musée et participent d'une scénographie pleinement réglée.

Pour cette exposition, à Bruxelles, dans un cadre magnifique, elle a déployé un ensemble thématique, qui évoque les contraintes physiques et mentales dans nos sociétés. Ses éléments de réflexion et ses matériaux se combinent pour refléter des préoccupations personnelles et publiques, historiques pourrait-on dire, plus larges. Se dégage de ce déploiement plastique une grande force et une attention particulière dans les détails des œuvres présentées (une trentaine environ), liées directement à l'immersion de son corps dans la sculpture. Sa résidence aux Musées royaux l'a porté vers un dialogue très particulier avec un tableau de la collection permanente, "La mort de Marat" de Jacques-Louis David (1793), qu'elle a choisi et qui ouvre

J'ai découvert l'artiste, Rachel Labastie, lors d'une très impressionnante exposition sur le littoral de Biarritz, à Anglet, en 2016 (1), sous la direction de Paul Ardenne. La barque rougeoyante qu'elle avait façonnée, qui gisait sur la lande immense, non loin de la mer, reste présente dans notre mémoire. Profondément liée aux éléments naturels : terre cuite, grès, céramique, le bois, la porcelaine modelée, elle prend à bras le corps toute une panoplie d'éléments pour construire son univers, ses fictions et sa perception du monde à travers un regard critique et ludique, d'une certaine manière. Chaque exposition, conçue ces dernières années, est une occasion pour nous de découvrir ses diverses préoccupations stylistiques et conceptuelles. Ses objets sculptés, ses céramiques, ses bois, ainsi que son installation intitulée "Des Forces" : des bras de marbre tendus, qui délimitent un espace du musée et participent d'une scénographie pleinement réglée.

Pour cette exposition, à Bruxelles, dans un cadre magnifique, elle a déployé un ensemble thématique, qui évoque les contraintes physiques et mentales dans nos sociétés. Ses éléments de réflexion et ses matériaux se combinent pour refléter des préoccupations personnelles et publiques, historiques pourrait-on dire, plus larges. Se dégage de ce déploiement plastique une grande force et une attention particulière dans les détails des œuvres présentées (une trentaine environ), liées directement à l'immersion de son corps dans la sculpture. Sa résidence aux Musées royaux l'a porté vers un dialogue très particulier avec un tableau de la collection permanente, "La mort de Marat" de Jacques-Louis David (1793), qu'elle a choisi et qui ouvre l'exposition dans le grand hall du musée. Une œuvre imaginée comme un "hors-champ". Une nouvelle interprétation, une évocation avec un point de vue singulier : montrer la tête de Charlotte Corday, céramique en médaillon - celle qui assassina Marat.

Plusieurs séries d'œuvres constituent cette exposition : les Entraves, les Bâtons, les Forces, les sculptures réalisées notamment à Carrare, les tableaux-caisses, les Pieds, les ossements et têtes réalisés en grès avec une installation de céramique qui évoquent d'une certaine manière la condition humaine. Les bâtons, qui sont piqués de tessons de céramique, proviennent d'un séjour en Espagne (Navarre). Cette artiste prolifique emploie divers matériaux : le bois noble, l'osier, la terre, l'argile, la porcelaine, le grès, le marbre, qui distillent une atmosphère qui nous plonge dans une sphère d'éléments singuliers qui évoquent un écosystème attractif par sa forme de "naturalisme". Les pieds de femmes en argile sont bien ancrés dans les socles ; le retable renvoie simultanément à un espace profane et à un espace sacré, où le verre, le calice instaure une fragilité. Sur un mur, nous avons des haches en céramique grise qui sont plantées dans la pièce principale de l'exposition. Non loin, dans un espace circonscrit, ce sont les "Forces", ces bras de marbre tendus avec des sangles bleues. Cette œuvre dans son ensemble respire la sensualité, l'approche physique de l'artiste, son corps projeté dans la matière utilisée... Les mains de Rachel Labastie révèlent une force qui habite toutes ses créations.

Je voudrais citer à son propos, l'historien d'art, Henri Focillon (1881-1943), dans son remarquable *Éloge de la main*. Il écrivait que "la possession du monde exige une sorte de flair tactile. La vue glisse le long de l'univers. La main sait que l'objet est habité par le poids, qu'il est lisse ou rugueux... L'action de la main définit le creux de l'espace et le plein des choses qui l'occupent. Surface, volume, densité, pesanteur ne sont pas des phénomènes optiques. C'est entre les doigts, c'est au creux des paumes que l'homme les connut d'abord." Il continuait par ces mots : "Je ne sépare la main ni du corps ni de l'esprit. Mais entre esprit et main, les relations ne sont pas aussi simples que celles d'un chef obéi et d'un docile serviteur. L'esprit fait la main, la main fait l'esprit."

Cette profonde pensée est à l'œuvre chez Rachel Labastie. Faisons un flash-back dans le

temps pour évoquer quelques mots de Robert Lebel qui disait à propos de la conception d'une œuvre d'art que : "toute expression est proposition d'une conduite, toute interrogation recherche d'une conduite." Dont acte ! Je vous invite à découvrir le travail de cette artiste qui ne cesse d'ouvrir les portes vers l'infini.

*Patrick Amine
Bruxelles, novembre 2021*

Rachel Labastie, Remedies, du 15-10-2021 au 13-02-2022
Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique
Rue de la Régence, 3 - 1000 Bruxelles - tél. : +32 2 508 32 11
Commissaire de l'exposition : Sophie Hasaerts.

Et en ce moment à l'Abbaye de Maubuisson (France) : LES ELOIGNEES - 3/10/2021 - 28/02/2022. (1)2016 - Anglet - La littorale, Biennale d'Anglet, France, commissaire Paul Ardenne.

Note :

Nous pouvons voir dans les expositions des Musées Royaux : Amé Mpane, le premier artiste congolais à exposer aux Musées royaux, il partage son temps entre Kinshasa, sa ville natale, et Bruxelles, son lieu de résidence, ce qui lui permet de poser un regard dynamique sur l'histoire de l'art mais aussi sur l'histoire des civilisations. A l'invitation des Musées royaux de choisir un chef-d'œuvre à revisiter parmi ses collections, la réponse s'est imposée à Aimé Mpane : Quatre études de la tête d'un Maure (1614), de Peter Paul Rubens. Et une exposition notamment de l'artiste, Fabrice Samyn, à voir.

www.fine-arts-museum.be

BILLET DE BLOG 27 FÉVR. 2022



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)

Rachel Labastie, la matière au corps [✎ Éditer](#)

Retour sur la récente double actualité de la sculptrice française installée à Bruxelles où les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique invitaient à une traversée dans treize années de création tandis que l'Abbaye de Maubuisson évoquait avec « les éloignées » le travail sur l'exclusion des femmes au XIX^e siècle. Deux expositions qui parlent de résistance humaine et de résilience.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)

Rachel Labastie, la matière au corps

Par Guillaume Lasserre

On a du mal à y croire mais Rachel Labastie (née en 1978 à Bayonne, vit et travaille à Bruxelles) est seulement la seconde artiste femme à qui les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique consacrent une exposition monographique. Sous le commissariat artistique de Sophie Hasaerts, elle est l'une des deux faces de

« *Remedies* », double exposition personnelle qu'elle partage avec Aimé Mpane, premier artiste congolais invité à exposer dans l'institution royale. Presque simultanément, elle présente à l'Abbaye de Maubuisson, en région parisienne, une histoire de déportation, celle par le gouvernement français des prisonnières en Guyane, orchestrant par le biais de la création artistique le retour de ces « *Éloignées* » pour leur rendre un peu de leur existence.

Rachel Labastie a pour matière de prédilection la terre, celle qui nourrit, la matrice d'où tout naît et où tout retourne, ce qui ne l'empêche pas de travailler un large éventail de matériaux, du marbre au bois, de l'osier à l'argile crue, de la porcelaine au grès. Car c'est bien la matière qui occupe la place centrale de son art. Créant des formes à la fois séduisantes et dérangementes, l'artiste joue sur l'ambiguïté pour affirmer un regard critique.

Parler de la mémoire

À Bruxelles, Sophie Hasaerts effectue une sélection parmi les œuvres réalisées entre 2008 et 2021, proposant ainsi une traversée dans le travail des treize dernières années de l'artiste. L'exposition débute avec une paire d'ailes (2008) iconique, des ailes d'ange que le poids semble clouer au mur, celle de Rachel Labastie, celle de la création. Elle est modelée en grès que l'artiste travaille avec des pains d'argile, ce qui donne l'effet de poids. Cette première pièce est la seule de l'exposition qui soit émaillée. Une sélection d'entraves en porcelaines, série commencée en 2008 et toujours en cours, prolonge le parcours.

L'artiste travaille sur l'archivage. Les « *Entraves* » donnent forme à l'idée de l'entrave « *et nous permettent de penser leur réalité, premier pas vers une libération qui reste hypothétique[1]* » écrit Barbara Polla dans le catalogue qui accompagne les deux expositions. L'artiste présente ici une typologie à la fois poétique et dénonciatrice de l'esclavage autant que de la prison, et au-delà, de l'illusion d'un monde sans entrave que celles-ci soient familiales, physiques ou politiques, économiques, idéologiques ou mentales. Chaque pièce est modelée à la main. Le choix de la porcelaine, matériau raffiné, civilisé, ne rend les pièces que plus perverses. Une « *entrave de cou* » (2020) exécutée en deux matériaux, porcelaine et argile crue, part d'une forme existante, le tour de cou que l'on mettait aux esclaves fuyards. Le rapport au corps s'exprime ici par son absence et ses contraintes.

Un foyer (2011) envisagé telle une vanité, présente les premières représentations du corps, qui apparaît dans son travail par fragments. Au centre de l'âtre, des ossements proviennent indubitablement de plusieurs corps humains. Le cercle formé par le foyer

devrait être le lieu du rassemblement, de la transmission de l'histoire. Il est ici le lieu de la destruction humaine, le foyer cannibale. Tous les éléments sont issus de la même matière terre, ce qui les différencie, c'est la cuisson. L'artiste cuit les plaques à très faible température, environ 700 degrés, avant de les éclater, puis de les recuire à 1200 degrés. Fascinée par l'archéologie, elle entretient un rapport particulier à la transformation. La série « *Des Forces* » donne à voir des avant-bras, deux par deux à priori de personnes différentes, qui se serrent, ici en marbre blanc de carrare, là en marbre noir poli, là encore en marbre noir brut. Les avant-bras sont mis en tension à l'aide de sangles qui ne sont autres que celles utilisées dans le transport d'œuvres d'art.

Hommage à sa grand-mère maternelle yéniche[2], « *Djelem Djelem* » donne à voir une grande roue en osier – matériau de prédilection de la communauté – qui tourne lentement telle une métaphore du temps et du voyage, un « *voyage circulaire comme celui de Sisyphe, un voyage pour survivre, partir et revenir*[3] » écrit encore Barbara Polla. L'artiste parle ici d'une histoire qui la constitue au plus profond d'elle-même, en révélant la violence inhérente à la précarité des populations nomades. L'œuvre parle également du matériau. Rachel Labastie entretient un rapport particulier à l'artisanat, plus spécifiquement à l'osier, dernier artisanat humain.

Fruit d'une résidence organisée par COOP, association pour la promotion de l'art contemporain au Pays Basque, les « *Bâtons* » (2017) réalisés à partir de morceaux de céramique trouvés à Egulbatî ravivent le souvenir du village de Navarre abandonné. Les bâtons de céramique liés à l'argile sont cuits dans le village. L'artiste y réalise un four sommaire en creusant dans la terre un grand trou qu'elle tapisse de tuiles. Pour l'occasion trou qu'elle tapisse de tuiles, Pour l'occasion, elle organise une cérémonie vernaculaire autour d'une veillée .

Habiter la terre

Pour la série des « *tableaux caisses* », Rachel Labastie travaille sur des fonds de caisse de transport devenus châssis, une argile qui ne sèche pas, une terre vivante. En quelques gestes, elle évoque une vulve – la couleur rouge renvoyant à la chair – dans une pièce qu'elle prend soin d'intituler « *le cœur du corps* », érigeant ainsi le sexe féminin en essence même du corps. Véritable alchimiste, l'artiste passe énormément de temps à fabriquer. Pour elle, la création est un combat au sens où elle engage dans un rapport physique avec la matière. Pour la composition de son retable, elle reprend la forme du verre stylisé, illustration du sigle international « fragile » apposé sur les caisses de transport donnant aussi le sens dans lequel l'objet doit être saisi, pour en faire un calice, simplement par déplacement, en l'installant au centre de l'œuvre, au cœur de cette argile crue. En un geste, l'iconographie des symboles internationaux devient sacrée et, à travers elle, la dimension de la création artistique. Présentée au mur, une série des haches vient terminer l'exposition bruxelloise. Elles s'inscrivent dans le prolongement du bras, les déformations provenant de la cuisson.

Dans le hall des musées royaux est installée une œuvre réalisée en dialogue avec l'un des chefs-d'œuvre des collections de l'institution. « *Charlotte* » (2021) fait le lien avec l'exposition de l'Abbaye de Maubuisson. Elle propose une lecture alternative d'un moment de l'Histoire, le contre-champ en quelque sorte du fameux tableau que Jacques-Louis David peint en 1793, « *Marat assassiné* ». Avec cette pièce, rappelant dans sa forme

un porte-bijou autant qu'un échafaud, une potence, une guillotine, Rachel Labastie engage une réflexion sur la façon dont les femmes sont perçues dans la société, précisément ici sur la dépréciation du rôle de leur « pensée politique dans les révolutions sociétales passées et présentes », comme si l'on niait aux femmes la possibilité du crime politique en les enfermant dans le crime passionnel. Sur l'armature en bois courent deux chaînes en porcelaine prenant naissance dans les entraves posées au sol, et se terminant en camées. Sur l'un est représentée la figure de Marie-Charlotte de Corday d'Armont (1748 – 1793), meurtrière de Marat, sur l'autre est apposée sa signature.

En même temps que l'exposition bruxelloise, Rachel Labastie investit une ancienne abbaye cistercienne devenue centre d'art contemporain du Département du Val-d'Oise, en région parisienne. À l'Abbaye de Maubuisson, l'artiste choisit de rendre compte des conditions de vie de deux communautés de femmes exclues de la société au XIX^e siècle. Condamnées pour petite délinquance, les « reléguées de Guyane » étaient envoyées dans ce qui était encore une colonie française pour épouser les forçats. À leur arrivée, elles étaient confiées aux sœurs de l'Abbaye de Saint-Joseph-de-Cluny. L'artiste fait de l'abbaye de Maubuisson un lieu ambivalent contenant plusieurs récits, de l'exil forcé au voyage, à la transformation des corps. Un retable d'argile crue, une entrave, conduisent à la série de sculptures « *les éloignées* », portraits de femmes représentées dans des camées en porcelaine. Ils sont inspirés des photos d'identité de prisonnières détenues à Paris à la même époque car il n'existe aucune archive photographique des reléguées. Avec cette œuvre, Rachel Labastie rend hommage à ces femmes invisibilisées, déchues de leur état civil. Elles furent 519 à subir ce sort entre 1887 et 1905. Arrivées dans la calle du bateau, elles finirent leur vie dans une fausse commune.

Rachel Labastie développe un travail artistique viscéral, chargé d'une mémoire personnelle qui, dans un jeu permanent de forces contraires, interroge les notions d'enfermement, de servitude et de transmission. « Les thèmes de servitude et de transmission. « Les thèmes de l'artiste ne sont ni neutres ni innocents. Ils parlent de la violence du monde, et montrent que l'artiste ne se contente pas de réévaluer un travail artisanal, ancestral, d'engager son corps dans la sculpture, d'éprouver la résistance et la nature de chaque matériau au prix d'un réel effort physique et d'une patience infinie, mais que son art vise à bouleverser notre perception du monde et des choses[4] » écrit Marie-Laure Bernadac. Entre mémoire et rituel, l'artiste compose une œuvre qui pose un regard critique sur les modes d'aliénation, physique ou mentale, produits par notre société. « Rachel Labastie doit l'estime qu'inspire sa création à un choix résolu : la mise en forme de la force[5] ». L'artiste envisage l'art comme un espace de résistance, un lieu de combat avec la matière qui ne peut s'achever que dans l'épuisement. Pour Rachel Labastie, la création plastique s'apparente à un sacerdoce, une manière d'être au monde.

[1] Barbara Polla, « Une musique qui vient de loin », in *Rachel Labastie, Les Éloignées, Remedies*, publié à l'occasion des expositions *Remedies* au Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, et *Les Éloignées* à l'Abbaye de Maubuisson, 2021.

[2] En France, les Yéniches sont aussi appelé « Tsiganes suisses » en raison de leur langue mélangeant l'allemand, le suisse allemand et le romani. Ils sont présents en Suisse, Allemagne, Autriche et France, privilégiant des régions germaniques comme l'Alsace pour la France. La population est d'environ 300 000 personnes. [3] Barbara Polla, *op. cit.*